

# ROCK HEBDO

MAGAZINE HEBDOMADAIRE DU ROCK —

TOUS LES MERCREDIS

MERCREDI 6 SEPTEMBRE

N°24 VOL 3

4,00Frs

**BLONDIE  
REVIENT**

**LITTLE  
BUDDY  
AND THE  
KIDS**

**ROCK N' ROLL  
STORY VOL 1**

**INTERVIEW  
REHAUD**

**SHAKIN  
STREET  
en  
province**

**ROBERT  
STIGWOOD  
l'homme  
de la  
semaine**

**NEWS**

**HITS**



DEBORAH HARRY



# SOMMAIRE

## 24

### ROCK HEBDO

Rédaction, Administration  
(correspondance seulement)

1, rue Royale  
78000 VERSAILLES  
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Paul PUTTI.  
REDACTEUR EN CHEF :  
Bobby Bruno.  
SECRETAIRE DE REDACTION : Philippe Loriquer.  
PUBLICITE : Evelyne Putti.

Tél. 021.25.68

Abonnement annuel (52 numéros) :

**150 F (France)**

**180 F (Etranger).**

Tous droits de reproduction  
réservés pour tous pays.

Copyright by « Pour l'Organisation de la Libre Ecoute ».

Commission paritaire N° en  
attente.

Dépôt légal à la parution  
N°1143

Distribution NMPP.

Maquette : Bobby

Montage : E.D.P.R.

Imprimerie ROTO 21.

Tirage : 52 000 exemplaires.

ROCK HEBDO est une publication des éditions « Pour l'organisation de la Libre Ecoute », 173, rue du Temple, 75003 Paris.

021.25.68

Sommaire .....	2
Blondie .....	3
Grand Ecran .....	6
Hits .....	7
News .....	9
Eight days a week .....	13
Ils sont passés nous voir .....	15
Robert Stigwood .....	18
On appelle Ça R n'R.....	21
Groupes français .....	24
Interview Renaud .....	25
La Province en Capitale .....	26
Radio télé .....	29
Bouquins .....	30
Courrier .....	31
Annonces .....	32
33 tours et puis s'en vont .....	33



# LE RETOUR DE BLONDIE

La blonde et ses garçons sont de retour ! De retour d'où, me demanderez-vous, car depuis plusieurs mois ils ne cessaient de tourner : Angleterre, France, Etats-Unis, Australie même. Eh bien, tout simplement de regard tendre et un peu boudeur tour chez nous. C'est pas pour qui a tout su garder de la être chauvin, mais Blondie, on a bien envie de se le mettre à notre patrimoine, non pas que le nôtre soit trop étriqué (il n'a jamais été aussi abondant en matière de rock) mais tout simplement parce que Blondie, ça sent la France et ça a tout pour plaire aux petits et petites françaises. Je ne sais pas trop pourquoi. C'est peut-être leur nom d'abord : Blondie, avec un « e » à la fin, 'y a pas à dire, c'est bien français et par conséquent on n'a pas l'handicap de la prononciation. Ça a l'air de rien le nom, mais si vous voulez passer à la radio, il faut déjà que le présentateur puisse prononcer votre nom. Il n'y a guère que George Lang qui peut se permettre de passer n'importe quel truc anglophone à la radio, parce qu'il a bien choppé l'accent, lui, mais les autres... (A pogo c'est différent, ils triquent la voix en tournant les boutons, si bien que anglais ou pas, ça sonne toujours biscornu).

Et puis, il y a aussi leur grand succès « Denis ». Lorsque vous tombez sur ce titre écrit en gros caractères sur une petite pochette de 45 tours qui fait très disque de variété française avec son petit papillon Chrysalis dans un coin et une mignonne blondinette qui vous entrouvre ses lèvres colorées et vous glisse un regard vague de sous-entendus sous une mèche de cheveux dorés, donc, lorsque vous tombez sur Denis ; vous ne vous sentez pas en exil. En plus, ça chante en français à l'intérieur. Je vous l'accorde, il faut vraiment le savoir, mais tendez bien l'ille pour entendre « Moi, j'ai flashé, nous deux » Quelle syntaxe ! Mais que voulez-vous, Deborah trouve le mot flasher très « in » et vous ne pouvez pas lui reprocher de ne pas mettre en musique la langue de Boileau.

Enfin, il y a cette sympathie que Chris Stein (le leader du groupe) et Debbie manifestent envers notre pays au cours des interviews.

Ainsi, à force de crier « Debbie, on t'aime », un an à peine et Blondie nous revient. Ils seront à Paris le 21 septembre... à l'Olympia, s'il vous plaît ! Il est vrai que depuis la nuit new wave qui a cassé les premiers rangs des sièges, on s'est dit : « A tout casser, autant en finir avec ses satanés sièges » et le rock fut ainsi réhabilité dans l'enceinte sacrée. De toute façon, Blondie ne cassera sans doute pas un seul siège, parce que la musique et le jeu scénique de Blondie n'engendrent point la violence. Sur scène, Blondie s'applique avant tout à bien jouer et Deborah ne fait pas d'exhibitionnisme. Sa beauté franche et évidente ainsi que sa voix sensuelle rendent le jeu sexuel dérisoire. Vous bavez d'envie mais ne hurlez pas à la défonce. La beauté vous cloue au plancher, le synthétiseur vous glace le sang et vous vous prenez à trembler.

Blondie, c'est un produit tout reprocher de ne pas mettre en vente sera Deborah Harry et

seins en vinyl rose adhésif à coller sur le chauffe-eau de votre cuisine, façon A. Warhol. Pas du tout. Certes, ses propos lors des interview nne sont pas des plus transcendants. On ne sait pas d'ailleurs si elle se joue de vous. Occasion de mentionner que Deborah est une actrice, je n'avancerais pas de qualificatif en la matière, car j'ignore tout du film dans lequel elle a tourné, sinon qu'il s'agit d'un de ces trucs moitié fiction, moitié underground dont il est très bien porté dans un certain milieu new-yorkais d'en connaître le nom du réalisateur. Mais peu importe, qu'elle joue ou pas, Debbie est tout de même auteur-compositeur de plusieurs des titres du répertoire Blondie et c'est elle, qui avec Chris Stein est à l'origine de la fondation du groupe.

Petit retour en arrière. Très bref puisque cela remonte en 1975 (c'est l'intérêt des groupes dits New Wave : il n'y a pas matière à s'éterniser sur leur biographie à moins de toucher au jeu freudien et de remonter jusqu'au plus profond du ventre de leur mère respective).





Tous originaires de Brooklyn et du New Jersey, les quatre Blondie étaient à leur début cinq : Chris Stein (guitariste), Deborah, Clement Burke (batter), James Destri (claviste) et Garry Valentine (bassiste). En 1976, leur premier album sort : « Blondie », un album au côté très rétro par sa couverture sur laquelle Deborah et ses garçons ont plus l'allure de gentils Teddy Boys que d'affreux punks extraits du CBGB. (C'est en fait là où ils commencèrent à jouer aux côtés de Television précédant les Ramones et Talking Heads). Un petit poème de Ronnie Toast, un de leur ami, poète fou, fait figure de dédicace et donne le ton à l'album, celui de la rigolade et de la blonde platinée, du rock'n roll des années 50 et 60 actualisé par des pointes de synthétiseur qui jouent à cache-cache avec la voix de Deborah. Avant de connaître le succès de leur second album, le bassiste Gary Valentine met les voiles pour des contrées plus lointaines telles que Los Angeles et forme de son côté un groupe « The Know ». Peu importe. Les Blondie restent quatre et ne s'en portent pas plus mal. Plutôt bien d'ailleurs, à en juger leur second album « Plastic Letters » Février 1978/ Leur image et leur musique ont fait l'objet de soins plus particuliers. Les Teddy Boys ont gagné une classe et Deborah en charme. Une multitude de trouvailles s'organisent sur la voix de Deborah dans des compositions de moins de trois minutes.

Blondie : septembre 1978. Les voilà donc de retour, non seulement sur les planches de l'Olympia, mais également sur les rayonnages de votre disquaire habituel. Un an à peine et voici le troisième album de Blondie : « Parallel Lines » qui sortira en France chez Phonogram fin septembre. Un an à peine, c'est peu et tout était à craindre de ce troisième produit Blondie peut-être un peu précocement programmé. L'emballage n'est d'ailleurs pas encore tout à fait terminé. En fait, pour « Parallel Lines », Blondie a eu la bonne idée de prendre un nouveau producteur. Richard Gottehrer producteur de leurs deux premiers albums, l'homme qui les avait lancés au CBGB, producteur également de Robert Gordon, a cédé sa place à Mike Chapman, ce qui donne à « Parallel Lines » une première raison d'avoir un son différent des deux pre-

miers LP. La voix de Debbie ressort encore plus sensuelle et érotique que jamais, à la fois acide et grave, violente et tendre, mais chaque instrument reste bien mis en valeur et se détache parfaitement. A noter l'importance des synthétiseurs et des percussions ainsi que l'utilisation très heureuse des chœurs qui ne restent plus timides comme dans Plastic Letters, mais sont franchement collés à la voix de Debbie. (Réussite particulière dans « Pretty baby »). Bref, un album dont certains titres pourraient bien monter dans les hit-parades avec deux tubes potentiels : « Hanging on the Telephone », le rock'n roll bien roulé qu'on a déjà entendu dans un rêve et « Heart of Glass », un morceau très soigné, plus disco que rock.

#### Disco

Un frisson me parcourut le dos  
Disco-Travlo  
Et si  
Debbie  
n'était qu'un travesti ?  
Tout serait alors à recommencer  
et Blondie n'aurait plus qu'à  
chanter :  
« Deborah, je veux t'aimer  
comme  
comme comme comme un  
homme »

Tout serait à recommencer et  
Blondie pourrait dire adieu à la  
France, car en France, on a  
notre Marie-France et chauvins  
comme on est, on ne saurait  
s'en séparer.

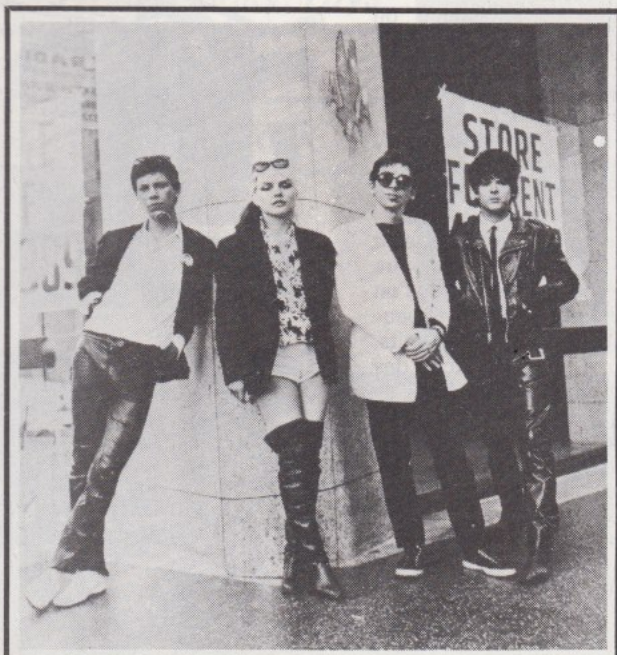
Finissons-en avec tous ces  
fantasmes. Deborah est une  
vraie femme et on avait bien  
besoin de ça par les temps qui  
courent.

Blondie a d'ailleurs virtuelle-  
ment déjà conquis les cœurs  
des petits téléspectateurs fran-  
çais, ce qui n'est pas piètre  
conquête. Blondie est récem-  
ment passée au Top Club de  
Guy Lux où se côtoient habi-  
tuellement Ringo, Carlos, les  
Bee Gees ou Pierre Perret. Pour  
leur ami Guy Lux, Blondie inter-  
prête à l'occasion « Denis ». Ça  
glisse sur vos écrans aussi bien  
que les sucettes à l'anis de  
France-Gall et le goût acidulé  
vous reste encore longtemps  
dans la bouche. Le retour de  
Blondie s'annonce donc bien  
pour les petits gourmands. A  
ne pas manquer.

Elisabeth D.









# Grand écran...



## MOLIERE de ARIANNE MNOUCHKINE

avec Philippe Caubere,  
Joséphine Derenne, Brigitte Catillon  
et la troupe  
du Théâtre du Soleil.

Arianne Mnouchkine est une femme de théâtre ; elle a gravi peu à peu les échelons qui mènent à la renommée notamment avec son « 1789 » qui avait attiré à la Cartoucherie de Vincennes près de 300 000 spectateurs. Pour son premier essai cinématographique, elle s'est lancée dans une œuvre fleuve qui retrace la vie de celui qui est le maître et l'ancêtre génial de tous les gens de théâtre : Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière.

Le film se découpe en deux parties, la première, nous dépeint l'enfance et l'adolescence de Molière, tandis que la seconde décrit sa vie « artistique ».

Ce film est une merveille ; tout en demi-teinte et en finesse sur le plan de la narration, c'est-à-dire que le film se déroule d'une façon telle qu'il oscille entre un respect fidèle à la vie du maître et une expression plus fantastique ; on y retrouve toutes les possibilités du cinéma traitées d'une façon théâtrale ; la première partie est une sorte de préambule qui permet au spectateur de se plonger dans « l'ambiance » visuelle et sonore de l'époque ; on y voit des scènes de rues d'un réalisme étonnant ne laissant quasiment aucune place à l'imagination. Enfance du jeune Jean-Baptiste ou en quelques images, on sent poindre l'attrance de l'enfant pour le théâtre (scène dans le grenier), scènes de rue où l'on découvre la réalité de l'époque, rues boueuses et sales, misère et faim des petits, contrastant avec le luxe et la débauche des grands. Ce préambule nous permet aussi de faire le point sur ce qu'était le théâtre avant Molière ; trois tréteaux sur lesquels est posée une scène où des saltimbanques déclament les vers d'une tragédie, d'une voix monocorde et lancinante, où deux ou trois comédiens interprètent une « farce », ce qui aujourd'hui s'appellerait un sketch.

Avec la seconde partie, on entre dans la vie « professionnelle » de Molière, la troupe qui tourne de ville en ville, qui recherche des protections et qui lorsqu'elle les a trouvées, se retrouve quelques temps après, une



nouvelle fois à la rue, sujette à la vindicte des dévots, ces fanatiques de la chrétienté pour qui les comédiens n'étaient que des suppôts de satan.

Puis la gloire, le roi, les fastes et la consécration, mais aussi les luttes, les doutes, les querelles et les désillusions, les amours, les femmes admirables (Madeleine Béjart) et enfin la mort, légendaire, au sortir de la scène.

A. Mnouchkine nourrit une tendresse sans borne pour ce Molière. Son film est une ode et un hommage vibrant mais elle le dépeint sans complaisance, parfois en le survolant sous un certain angle qui nous oblige à fouiller et chercher un peu. Philippe Caubere joue fort juste un Molière qui va de joies en déchirements, de légèreté infantile en gravité de l'homme responsable. Son regard est perçant, enflammé, passionné. Sa tendresse est fragile et Madeleine Béjart (jouée à la perfection par Joséphine Derenne) sait à chaque fois le comprendre et l'aimer. Le metteur en scène a su éviter l'écueil du potin ; son film n'est pas un recueil de faits croustillants sur les faits et gestes d'un être dont somme toute, on ne connaît que l'essentiel ; non ici, tout est pudeur dans la recherche, tout est profondeur dans l'expression. Les faits se dessinent d'eux-même et vous parviennent en filigrane. Ce film est une peinture ; on le regarde comme une toile, et au-delà des couleurs et du graphisme, on sent une émotion qui se dégage et qui vous investit.

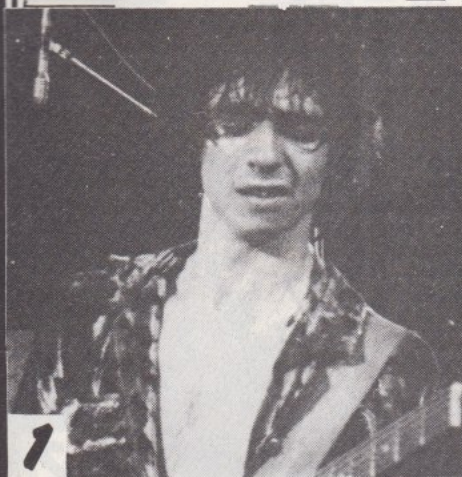
« Molière » défile sous vos yeux, vous captive, ravit vos sens et vous tient à bras le corps. On ne peut s'en détacher. La beauté des images, la qualité de la photographie, la justesse du jeu, la magie quasi Fellinienne de certaines fantasmagories (la traversée des Alpes par les gondoles vénitiennes, la mort de Molière) font de ce film une œuvre majeure qu'il serait grave de laisser passer.

Ce film est à la fois une leçon, une œuvre accomplie, un hommage vibrant et une profession de foi. Merveilleux.

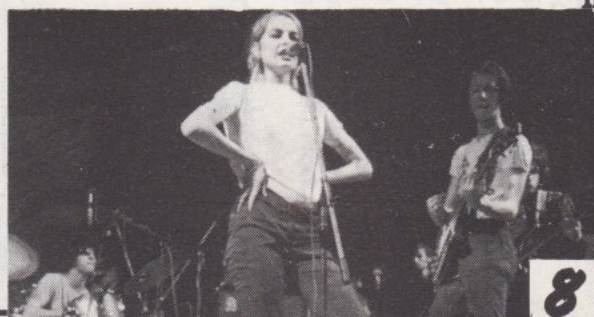
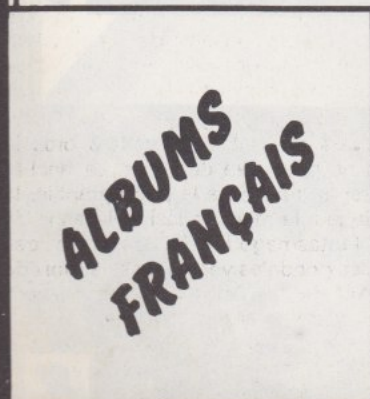
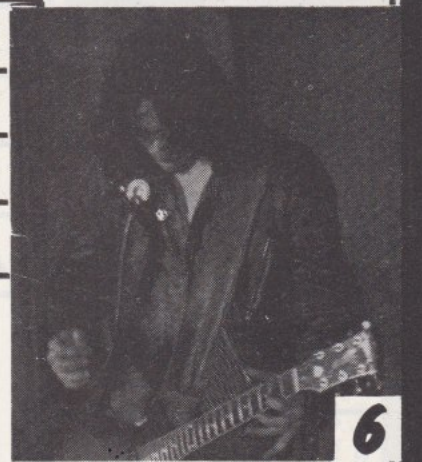
J.M. PATRAT



# HITS



<b>1</b>	<i>Telephone</i>	par	<i>Telephone</i>
<b>2</b>	<i>Saturday Night</i>	par	<i>Ganafoul</i>
<b>3</b>	<i>In the fast lane</i>	par	<i>Little Bob</i>
<b>4</b>	<i>OK Carole</i>	par	<i>Bijou</i>
<b>5</b>	<i>Vampire Rock</i>	par	<i>Shakin Street</i>
<b>6</b>	<i>Same player shoot again</i>	par	<i>Trans Europe Express</i>
<b>7</b>	<i>Starshooter</i>	par	<i>Starshooter</i>
<b>8</b>	<i>Stinky Toys</i>	par	<i>Stinky Toys</i>
<b>9</b>	<i>Black Stamp</i>	par	<i>Factory</i>
<b>10</b>	<i>Ile de fièvre</i>	par	<i>Shylock</i>





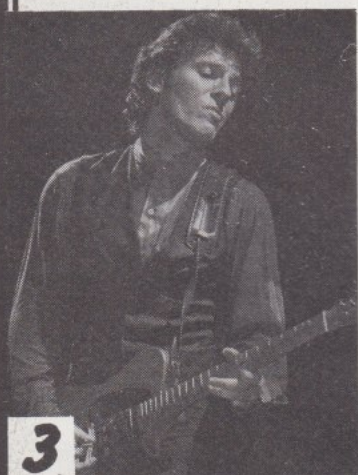
# HITS



1



2



3



4



5



6

1	<i>Some Girls</i>	par	<i>Rolling Stones</i>
2	<i>Van Halen</i>	par	<i>Van Halen</i>
3	<i>Darkness on the Edge of Town</i>	par	<i>Bruce Springsteen</i>
4	<i>Hôtel California</i>	par	<i>Eagles</i>
5	<i>Double vision</i>	par	<i>Foreigner</i>
6	<i>Saturday Night fever</i>	par	<i>Bee Gees</i>
7	<i>Never Mind the Bollocks</i>	par	<i>Sex Pistols</i>
8	<i>Parkerilla</i>	par	<i>Graham Parker</i>
9	<i>Grease</i>	par	<i>Various Artists</i>
10	<i>Alive II</i>	par	<i>Kiss</i>

ALBUMS  
ETRANGERS



7



8





## VIBRATORS NEW LOOK

Après pas mal de réformations et de débandades les Vibrators ont semble-t-il trouvé leur équilibre mais pour combien de temps ? L'avenir nous le dira. Rejoignant donc Knox et Jon Edwards on trouve désormais le guitariste Greg Van Cook qui est un new yorkais qui a joué

avec Wayne County et Ben Brierley qui lui est un vieux de la vieille puisqu'il a joué dans Ivy League avant de rejoindre Van Cook dans un groupe qui s'appelait The Front. Le groupe est actuellement en Hollande où il se rôde et prépare un retour au pays.

## KNEBWORTH II



## UN NOUVEAU WOODSTOCK

Programme à la fois agréable et chargé pour ce second festival qui promet. Tout d'abord Monsieur Frank le Zappa viendra nous donner les dernières températures new yorkaises suivi à quelques mètres par les Tubes qui auront enfin leur chance suite à l'accident stupide survenu à Fee Waybill lors de la dernière tournée. A ceci ajoutez Peter Gabriel en quête de renverser la cote Genesis, les Boomtown Rats

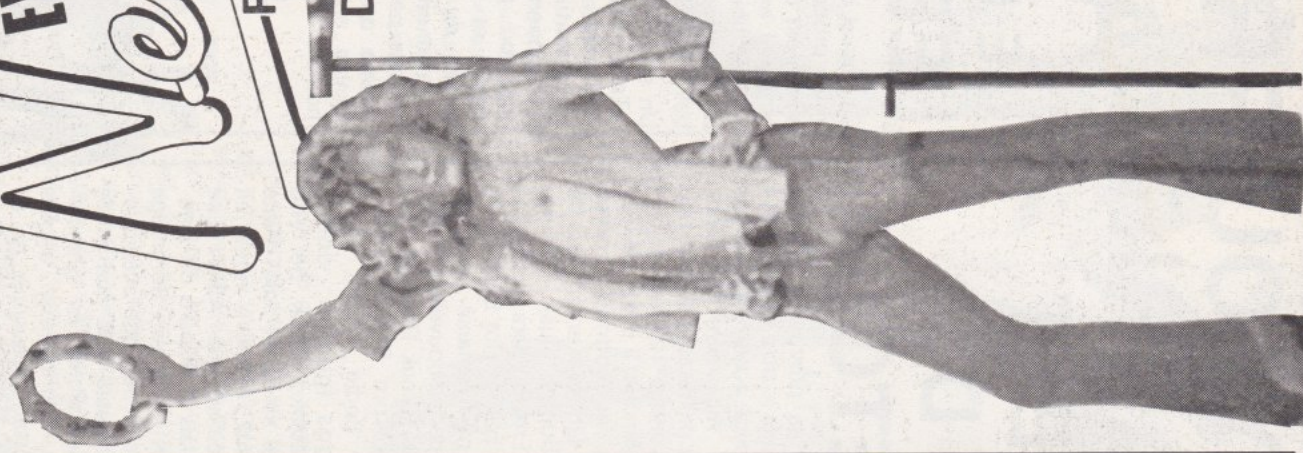
annoncés un peu partout mais pas présents souvent, la Rocpile et le tour est joué. Pour la petite histoire Gabriel sera accompagné par Jerry Marotta (drums), Tony Levin (basse), Sid Mc Guinness (guitare) et Larry Fast (synthés). Bonne chance à ce numéro deux qui nous promet sur l'affiche de bien grandes émotions.

# EXTRA News

## ROBERT PLANT SORT

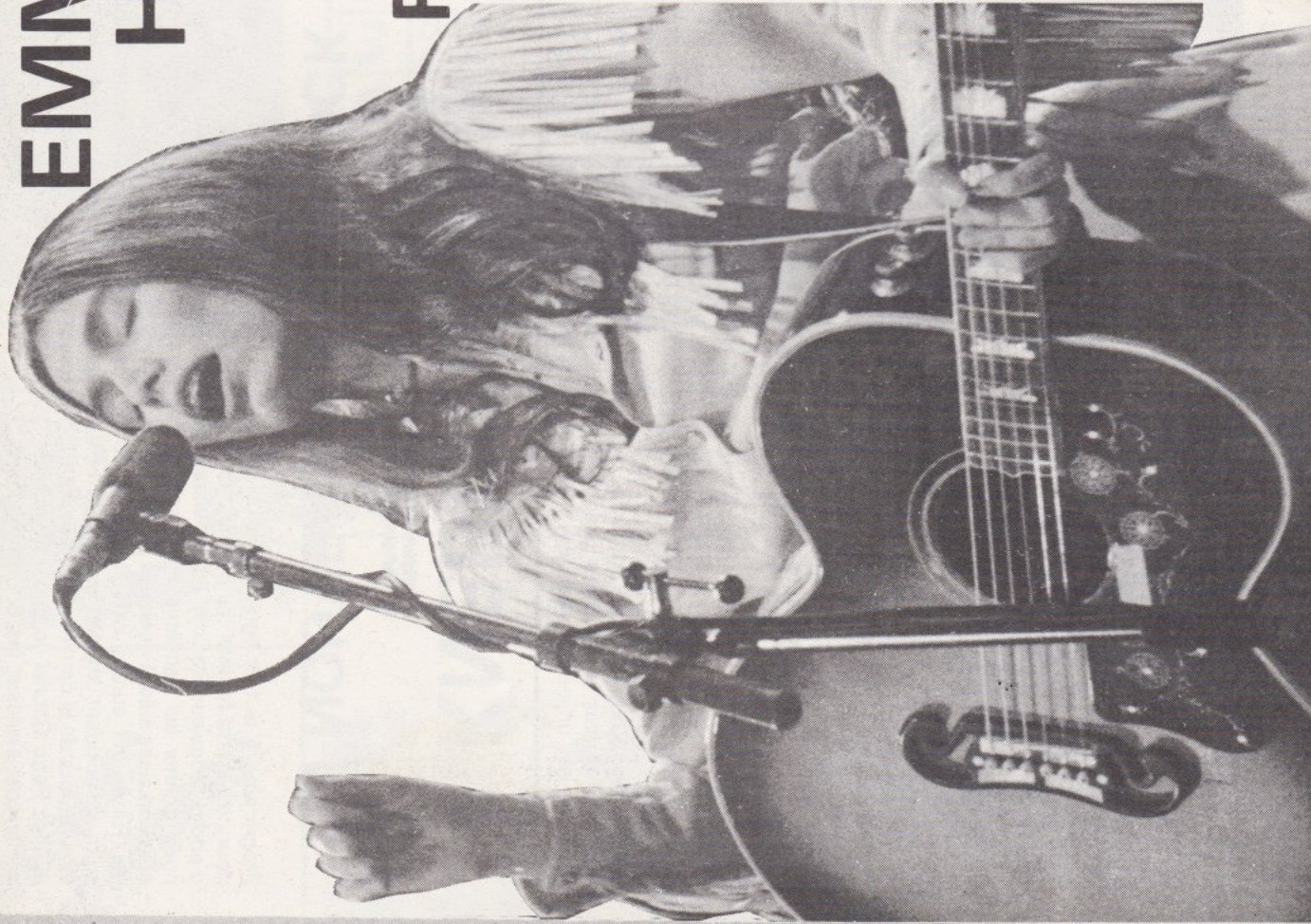
## DE SA TANIÈRE ET ANNONCE LA COULEUR

Suite aux premières rumeurs d'un prochain retour du Zep les nouvelles concernant ses différents membres vont bon train. Robert Plant est le premier de la liste. En vacances estivales à Ibiza en Espagne vient gentiment faire le bœuf avec les Feelgood au Amnesia Club. C'est la première apparition du géant depuis le tragique accident qui coûta la vie à son jeune fils. Ce guest est donc significatif du prochain retour du Zep et si au début du bœuf les fans du Ballon n'avaient point reconnu leur maître en arborant une coupe de cheveux nouvelle manière dès les premières notes d'un Johnny Be Good de fortune suivi d'un medley déferlateur (plus quelques bières), tous furent convaincus des rumeurs d'une prochaine apparition de Led Zeppelin sur les ondes en octobre.





# EMMYLOU HARRIS EST DE RETOUR



Pour sa prochaine tournée anglaise la trop belle Emmylou sera accompagnée par deux messieurs qui viendront des States se faire une quelconque réputation Outre-Manche. Il s'agit de Guy Clark et Rodney Crowell deux Outlaws américains de la Country Music. D'autre part Emmylou sera accompagnée par un Hot Band quelque peu remanié si on en juge par sa nouvelle composition. Franck Reckard (guitare), Tom Brown (piano), Mike Bodin (basse), Ricky Scaggs (guitare, violon, mandoline), Hank De Vito (pedal steel), et John Ware (drums). Il est à noter en particulier que Albert Lee l'anglais a disparu du Line-Up et c'est bien dommage car je pense que scéniquement aussi bien que sur le dernier album ce grandissime Country-man anglais apportait beaucoup et au groupe et à la belle dame. A bientôt donc Emmylou et sans rancune pour Albert.

# PRIVATE PATRICE LE NOUVEAU FEELGOOD

Ce nouvel album fait suite à « Be seeing you » produit par Nick Lowe. Le nouvel album est produit par Richard Gottreher le génial monsieur qui a conçu Blondie. Sur cet album on retrouve « Down at the doctors », « Milk and alcohol », « Grease ball » et « Every King of voice ».

Un single avec « Let's have a party » et « Take a trip » viendra orner cette nouvelle réalisation qui sera précédée par une mammoth tournée anglaise, afin de le promouvoir. Contre toute attente les Feelgood prennent le large une fois encore et la reprise du « Let's have a party » du King pourrait très bien les remettre en selle et leur obtenir les cieux des hits-parades. Choix judicieux pour un groupe que l'on croyait fini mais qui semble encore intéresser pas mal de monde.





## THIN LIZZY C'EST LA DEBANDADE

Suite aux différentes rumeurs de rupture et au retour de Gary Moore au sein du groupe voici que le batteur Brian Downey quitte le même groupe au départ de la tournée américaine. Le porte-parole du Lizzy déclare que cette absence n'est que passagère et que

Brian a quitté la tournée pour des raisons personnelles qui ne peuvent être dévoilées. Son remplacement a été fait pour cette tournée par le batteur du Ian Gillan Band Mark Nauseef. Bonne route à Thin Lizzy quand même qui semble battre de l'aile sérieusement. Peut-être que les nombreuses années de galères auront eu raison de ce groupe qui maintenant à son apogée paraît condamné.



THIN  
LIZZY

## CARAVAN TO MIDNIGHT Le nouveau Robin Trower

Nouvel album du génial fantôme d'Hen-drix qui fait figure de nouvelle bombe après les remaniements survenus dans le groupe ces dernières années. Les compositions sont cette fois signées Trower/Dewar et le Line Up du groupe est désormais Trower (guitare), James Dewar (chant) suivi de Rustee Allen (basse) et Bill Lorden (drums). Le groupe actuellement installé aux States prépare une tournée européenne.



Robin Trower

# CREME GODLEY L'APRES 10 CC

Après avoir quitté le groupe, les deux compères sortent un nouveau single intitulé « L » avec un album du même nom en prime. Donc après le triple « Consequences », voici la nouvelle perle rare du duo qui ne semble toujours pas se décider après la rupture à réaliser quoi que ce soit aussi bien au niveau groupe que public. Dommage pour nous et tant pis pour nos chastes oreilles.





## WILKO ET SON NOUVEAU POUPON

Solid Senders a perdu son légendaire pianiste John Potter qui à son âge n'a pu que difficilement supporter les affres du Marquee et des clubs de seconde zone. C'est John Denton qui le remplace désormais dans le groupe qui prépare chez Virgin son premier album qui comprendra dix morceaux écrits par le groupe avec en prime une version de « Shop around » de Smokey Robinson. Les quinze mille premières copies de ce nouvel album contiendront un album Live du groupe en prime, avis aux amateurs.

## SIOUXSIE DEBUT

Après une aussi longue absence voici la première réalisation sur le label Polydor de Siouxsie and the Banshees qui s'intitule en toute sobriété « Hong-Kong garden » couplé avec « Voices » sur l'autre face. Le rideau est donc levé et quelle image va enfin apparaître vous le saurez demain en écoutant votre émission préférée Siouxsie chez le Pape.

## RAINBOW DENIE LA

### SEPARATION

Suite aux différentes rumeurs attestées au groupe de Ritchie Blackmore, ces rumeurs ne seraient que fortuites car il n'est nullement question que le groupe se sépare actuellement. La tournée américaine bat son plein et des projets pour l'avenir sont même envisagés. Un single tout d'abord avec L.A. Connection issu du dernier album Long Live Rock n' Roll alors que le mois de septembre serait prévu pour l'enregistrement d'un nouvel album. Donc attendons la suite des événements pour clarifier une situation qui semble pourtant bien compromise.

## THE PHYSICAL LA NOUVELLE AVENTURE D'IAN SHAW

Le trop bel Alan Shaw des Maniacs a formé son propre gang et semble décidé à remuer plus de monde qu'auparavant. Le groupe est formé par un Line Up cosmopolite et international. Un guitariste finlandais du nom de Krister Sol qui tient la basse d'un lead guitar allemand en la personne de Steve Schmidt suivi par l'ex Aldershot Inmate Steve Bye aux drums. Pour couronner ceci un single du groupe voit le jour et s'intitule « All sex up » sur Rough Trade Records. Le groupe prépare actuellement une tournée anglaise en parcourant l'Europe, c'est courant et révélateur de l'esprit britannique.

## IAN MATTHEWS ET RENAISSANCE

Deux noms légendaires qui vont en commun entreprendre une énorme tournée anglaise. Pour Renaissance ce sera semble-t-il la confirmation d'un nouveau talent qui a fait son chemin aux Etats-Unis avant de venir conquérir sa terre natale. Pour Ian c'est un retour heureux et surtout inespéré d'un génial maître d'une certaine forme de Country britannique qui fit fureur il y a quelques années maintenant. Pour cette tournée Matthews sera soutenu par Phil Palmer (guitare), Mick Weaver (claviers), Mark Griffiths (basse) et Jim Russel (drums). Cette tournée fera suite à la sortie du dernier album du monsieur « Stealin Home » sur Rockburg Records. Bon vent à cette agréable réunion qui attirera, semble-t-il, pas mal de nostalgiques, ainsi que bon nombre de nouveaux fans en proie aux affres de la mort de Sandy ou de la défection du Fairport.

# TRACKS ON WAX APRES GET IT



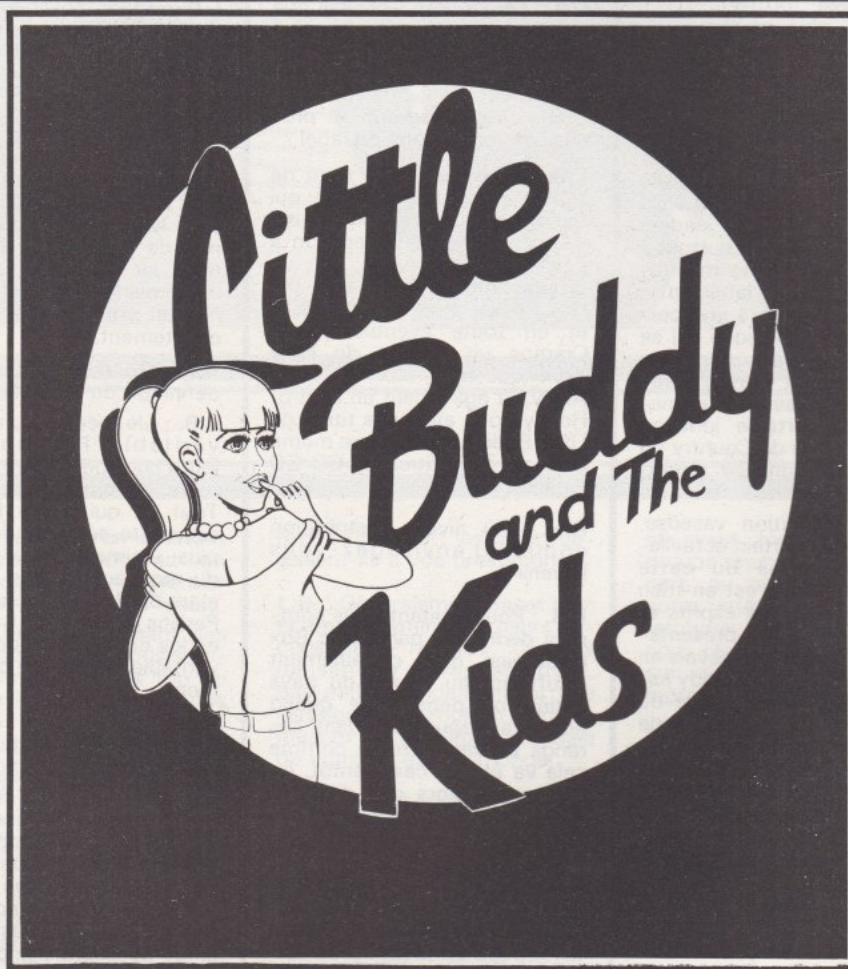
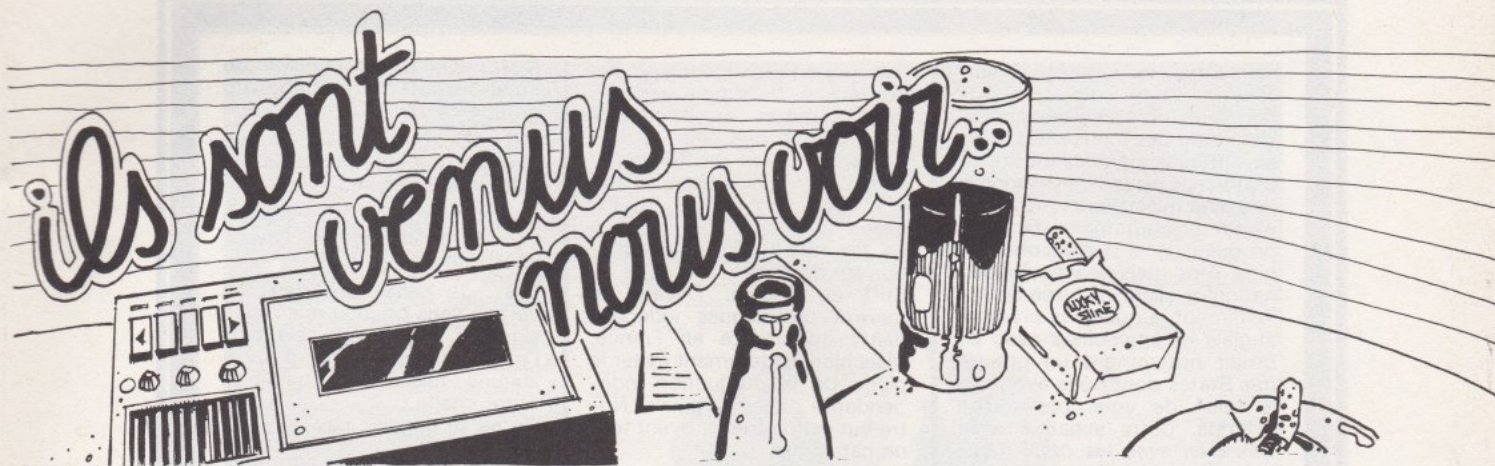
Dave Edmunds

Enfin un nouveau Dave Edmunds, ce n'est pas trop tôt car le fabuleux Get it coming mençait à prendre de la bouteille. Pour cette nouvelle réalisation toujours sur Swansong (ouf !), Dave est accompagné de la Rocpile qui fidèle au poste va certainement nous donner une nouvelle fois un album de rock n'roll comme on n'en fait plus de nos jours.

Entouré par Nick, Lowe, Billy Bremner et Terry Williams ses compagnons de tous jours, cette réalisation fera suite à leur participation au Knebworth II et suivra une tournée anglaise conséquente. Dommage que le public du festival de Lyon ait boudé ces géants car l'authenticité fait ici foi et c'est toujours un événement que de redécouvrir ce vieux Dave swingant et rockant comme personne.

en direct !





Le premier sigle du groupe posait pas mal de questions quand à l'ambiguïté de son interprétation et de son identité. Était-ce un remake d'Au Bonheur des Dames ou bien un reminishing de Sha Nana. Eh bien contre toute attente c'est en apportant son second single que nous avons pu découvrir et la nature, et la valeur par la

même occasion, de ce nouveau groupe, français de surcroît. La pochette de ce second produit est à l'image du groupe qui se présente comme un des éléments les plus intéressants de l'après Telephone. Des garçons qui non seulement en veulent mais ont des idées assez géniales, et surtout, fortement originales. A l'écoute

de ce second produit on a de plus, l'heureuse surprise d'un son de qualité, produit savamment, et très réussi. Un single qui devrait être suivi d'un album qui promet, c'est plus que sûr. Le disque sort sur un nouveau label qui a l'air de tout sacrifier à l'exactitude et a une certaine qualité. Lors de ma rencontre avec les deux parte-



naires de Honeymoon je suis tout de suite convaincu que non seulement ces deux messieurs ont des idées mais qu'ils savent également les mettre en pratique. Certes Honeymoon a des directives très particulières et est promptement décidé à produire de la qualité orientée peut-être, mais de valeur internationale allant de Little Buddy justement, à quelques produits anglais et américains avec en projet notamment un groupe des States dont nous avons eu le loisir de vous parler The Cramps. Cette initiative colle très bien avec les deux mentors de ce label, petit par le renom mais grand par l'espoir qu'il peut susciter actuellement dans la vision nouvelle d'une pop nouvelle formule. Il n'y aura donc plus ce privilège, désormais, des labels de qualité anglais, de seconde zone dirons nous, et, après bien des essais et quelques succès le label Honeymoon s'installe comme un des plus grands espoirs que nous pouvons constater actuellement, et vu la détermination de ses leaders on se prend à rêver et surtout à espérer car rien n'est maintenant impossible. Ce label, entre autre, s'oriente vers une certaine forme de musique qui se nomme Rockabilly dont les définitions sont nombreuses mais qui représente succinctement une certaine jonction entre une forme de Country ou musique traditionnelle américaine et une forme de rock.

Donc une définition vaseuse, mais un crédit certain actuellement aux States ou cette forme de musique est en train de grimper dans les esprits et dans les Charts. Ces présentations étant faites je recevais en la personne de Little Buddy lui-même et du saxophoniste du groupe deux représentants de ce nouveau conte qui vont nous exposer sous nos coups de buttoirs leurs aspirations et leur inspirations.

**R.H. :** Parlez-moi un peu du label Honeymoon tout d'abord, quelles sont ses prétentions et ses vues sur le futur ?

**L.B. :** Tout d'abord je désirerais effacer cette sorte d'ambiguïté qui réside dans le fait que je suis à la fois un des producteurs de Honeymoon et également le chanteur et le producteur de Little Buddy and the Kids. Notre production n'a rien à voir par exemple avec celle de Diesel, c'est un label qui produit des groupes dont le mien, un point c'est tout. Mais nos espérances étrangères et

françaises ne se limiteront pas du tout à ce simple produit, nous sommes en pourparler avec des Américains et des Anglais qui font du Rockabilly et qui sont très intéressés par le groupe français GO GO Pigalles.

En fait notre principale ambition est de devenir une sorte de Stiff en France. Devenir la maison de disques indépendante importante en France. Mais bien évidemment éviter le piège de la production indépendante donc marginale. Notre but est de fonder avant tout un catalogue.

**R.H. :** Mais même les meilleures idées du monde se réalisent à force de fric je pense.

**L.B. :** De ce côté je pense que nos finances sont en fonction de nos inspirations, et c'est pas une utopie.

**R.H. :** Quelles seront les prochaines réalisations du label ?

**L.B. :** En prévision on vient de signer avec un Américain qui fait aussi du rockabilly et qui s'appelle Johnny Legend on a également des vues sur un groupe anglais Tony and the Hot Rocks, aussi du rockabilly et en toute éventualité the Cramps un groupe de New York qui font eux du Punk Abilly. Et également un best of Honeymoon avec des titres de Little Buddy et peut-être même deux ou trois titres de GO GO Pigalles.

**R.H. :** Au niveau distribution comment envisagez-vous l'avenir ?

**L.B. :** Pour l'instant nous sommes distribués par Music Box c'est bien, mais certainement insuffisant au niveau du pays entier, on pense que quand notre catalogue aura dans ses rangs plusieurs trente comme cela va être le cas bientôt, on envisagera alors une distribution par une grosse boîte de disques.

**R.H. :** Venons en maintenant au groupe Little Buddy and the Kids avant cela avez-vous fait autre chose au niveau groupe ?

**L.B. :** Le groupe s'est formé il y a à peu près un an et demi au début nous étions cinq et nous n'avons pas dépassé le stade des répétitions et quelques représentations puis on a changé de rythmique et on s'est associé avec un pianiste et un sax ; puis le pianiste s'est envolé à son tour et nous sommes actuellement dans cette formation.

**R.H. :** Qui est à l'origine de l'élaboration de l'image du groupe ?

**L.B. :** Un peu tout le monde c'est en fait une synthèse résultant de notre image actuelle.

**R.H. :** L'image du groupe est-elle fabriquée ou l'avez-vous dans la peau ?

**L.B. :** Je pense que dans un certain sens on joue mais avec sincérité, nous avons cela dans l'esprit et dans l'âme, il n'y a aucune falsification quant à notre image. On ne se déguise pas.

**R.H. :** Pourquoi avoir adopté la mode des années cinquante, par goût ou par ce que c'était à la mode ?

**L.B. :** Pour nous ce trip cinquante c'est un certain avenir, et non pas comme beaucoup le cataloguent, un mouvement rigoureux et rétro. C'est une expérience que l'on vit et qui nous intéresse. Nous ne sommes pas un groupe de Revival nous vivons notre propre expérience et c'est au fond notre trip de tous les jours. De plus tout le monde parle du Rockabilly mais sa définition reste sans lendemain et en fait personne ne sait vraiment ce que c'est exactement.

**R.H. :** Donnez-nous donc votre définition du Rockabilly

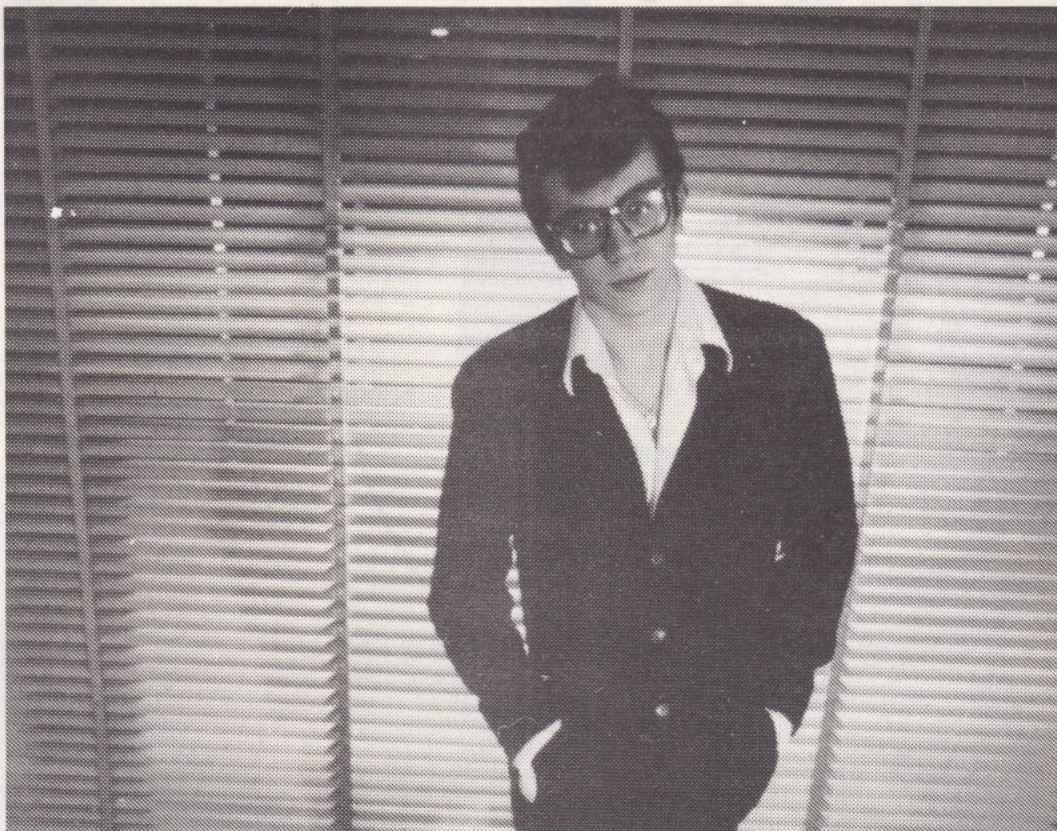
**L.B. :** Je pense qu'en fait le véritable Rockabilly aujourd'hui, on peut en parler mais difficilement en faire. Tout ce qui a été fait après cinquante-sept ne représente plus vraiment l'âme véritable du mouvement. Les véritables stars du Rockabilly ont été Carl Perkins et Hank C. Burnette et en les écoutant on découvre la véritable identité de ce mouvement.

**R.H. :** Etes-vous donc un groupe de Rockabilly ?

**L.B. :** Je ne pense pas vraiment car bien qu'on s'en inspire, nous possédons une identité propre qui s'en rapproche ou qui s'en éloigne selon l'humeur, ou les jugements des différents publics que l'on rencontre. En fait le Rockabilly est un mélange de Country and Western et de Rhythm'n'Blues tout simplement. Une musique de Prolo Blanc jouée par des Blancs. Les premiers disques de Presley ont été d'une certaine façon du Rockabilly.

**R.H. :** Passons à tout autre chose, vous êtes un groupe français et vous avez choisi la langue anglaise pour illustrer votre musique.





Little Buddy

**L.B. :** Je pense qu'en chantant en français on apporterait rien de plus, donc l'intérêt premier de la chose me semble résolu.

De plus bien que n'étant pas notre propre culture nous sommes tellement dans le trip de cette musique que nous nous exprimons comme dans notre propre langue. Ce qui est bien, que ce soit en français, ou bien en anglais.

**R.H. :** Par quel moyen entendez-vous vous exprimer scéniquement ?

**L.B. :** La figure de proue est essentiellement Bud, mais nous ne lui servons pas uniquement de backing Group et savons nous insérer à notre place, tout en alimentant la véritable et immuable personnalité de Buddy. Scéniquement nous travaillons énormément mais l'improvisation reste l'élément majeur de la prestation scénique. Nous ne sommes pas des clowns et jouons à fond la carte de notre propre personnalité.

**R.H. :** Comment les gens réagissent-ils à vos prestations ?

**L.B. :** Généralement assez bien et on détermine plusieurs façons de le recevoir. Certains dansent, d'autres écoutent, pas mal nous demandent des classiques du rock et dans la mesure du possible on essaie de combler tout le monde.

**R.H. :** Votre répertoire est-il par ce fait composé de reprises ?

**L.B. :** Non pas essentiellement, oui nous avons encore dans notre répertoire quelques reprises notamment du Big Bopper, mais la majorité de notre répertoire scénique est composé de nos propres compositions.

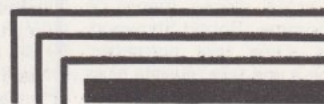
**R.H. :** Comment composez-vous et d'où viennent vos différentes inspirations ?

**L.B. :** Certains amènent des idées et c'est en commun que se réalise la synthèse des différents morceaux. C'est d'abord

et avant tout un travail de groupe principalement. D'autre part, au niveau des reprises notre intérêt propre est de retrouver des perles rares que nous réadaptions, mais en aucun cas choisir la facilité en reprenant Johnny Be Good.

La conversation s'arrêtera là malheureusement pour vous mais a continué bien longtemps pour notre plaisir, et pour bientôt peut-être le vôtre si vous vous déplacez nombreux au prochain rendez-vous que Little Buddy and the Kids voudront bien vous fixer en concert mais ceci est une autre histoire et je vous promets que nous serons pour notre part présents, c'est plus que certain.

Propos recueillis  
par Bobby BRUNO  
au journal.





**l'homme  
de la  
semaine!**

**ROBERT  
STIGWOOD...**

**OU COMMENT DEVIENT-ON EMPEREUR EN  
1978.**

S'il est une compagnie discographique qui puisse sabler le champagne cette année c'est la RSO Family, cette compagnie créée, dirigée, menée de bout en bout par un seul homme : Robert Stigwood. Quels sont les rouages d'une telle entreprise, comment peut-on parvenir à une telle réussite alors que le marché du disque est dominée par quelques « major companies » qui exercent leur hégémonie avec la sévérité que leur donne leur puissance ? Comment un seul homme peut-il réussir une telle entreprise ? Et comment, arrivé à un certain stade, peut-il rester le maître et n'être pas un apprenti sorcier détruit par sa propre invention ? C'est ce que nous allons essayer de voir et de comprendre.

Robert Stigwood est né en 1934 en Australie qu'il quitta au début des années soixante pour tenter sa chance dans le milieu du business britannique. Il entre chez Nems entreprise qui est la compagnie de management montée par Brian Epstein le manager des Beatles. Là s'occupe des multiples affaires des quatre et se crée une réputation d'homme très dur en affaire mais d'une courtoisie et d'une élégance d'esprit assez rare même en Angleterre. Pour bien comprendre ce qui sera dit dans la suite de cet article, et surtout pour comprendre le cheminement d'un homme comme Stigwood, il faut clarifier la notion anglo-saxonne de « Manager » qui est sensiblement différente de celle qui s'est installée dans les esprits hexagonaux.

#### **Le manager.**

Lorsqu'un artiste décide de se lancer d'une manière professionnelle dans ce qu'il est convenu d'appeler le « métier », il commence d'abord par chercher un manager qui moyennant une rémunération généralement basée sur un pourcentage (oscillant entre 10 et 30 %) pris sur ses revenus se fera un devoir de faire en sorte que son client n'ait absolument aucune contingence à supporter. Lorsqu'un artiste a signé avec un manager il ne doit normalement que s'intéresser et se consacrer qu'à sa musique. Le rôle du manager s'étend sur une palette de domaines fort diversifiée qui vont de la discussion des contrats avec les différentes maisons qui ont à faire avec l'artiste, maisons de disques, agences, promo-



teurs etc., en passant par la supervision de la carrière de cet artiste c'est-à-dire choix des musiciens qui l'accompagneront (si c'est un artiste solo) choix du producteur (directeur artistique en France) qui mènera à bien les séances de studio.

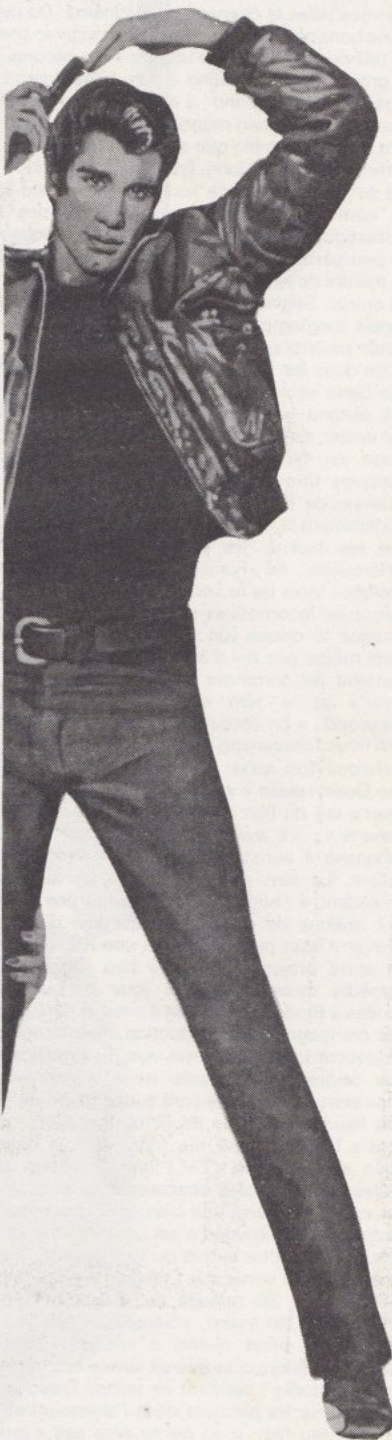
Pour résumer le manager est l'homme qui peu ou prou dirige la carrière de l'artiste ; cela nécessite évidemment beaucoup de psychologie et de patience ainsi qu'une certaine forme de caractère. Bien souvent les managers finissent par avoir une belle réputation d'escroc ce qui est parfois justifié mais il faut aussi préciser à leur décharge que beaucoup d'artistes doivent à leur manager de ne pas crever de faim et de rester sur le devant de la scène. Un manager est le trait d'union indispensable entre l'artiste et tous les éléments professionnels avec qui il a à faire, il est le mur qui le protège, le cerbère qui le défend et aussi la « maman » qui le cajole ou le tance selon les besoins.

Lorsqu'un beau matin de mai 1963 Stigwood qui en avait assez de la mégalomanie tyrannique d'Epstein reçut un petit 45 T d'un groupe australien appelé les

Bee Gees, il prit contact avec eux, les signa et donna sa démission à Epstein. Sa carrière personnelle pouvait commencer. Dès le premier disque, « New York minning disaster 1941 », les Bee Gees deviennent des vedettes et de disque en disque s'installent dans le star system. Stigwood monte sa propre société de management, la Robert Stigwood Organisation et signe l'un des groupes les plus importants des années soixante les Cream qui comptaient en son sein des hommes qui devinrent vite des mythes : Eric Clapton, Jack Bruce et Ginger Baker. Les Cream, les Bee Gees font partie des groupes les plus fructueux, financièrement parlant, de l'époque. Les rentrées de fond qu'ils apportent à RSO permettent à Stigwood de dépasser le simple stade du management pour atteindre des domaines qui jusque-là n'étaient pas à la portée de cet homme à l'esprit d'entreprise constamment sur la brèche. L'une des forces de Stigwood et c'est ce qui le différencie des autres est qu'il n'a jamais considéré le management comme une fin en soi mais plutôt comme une ouverture possible vers d'autres horizons. Lors d'un voyage à New York il a l'occasion de voir « Hair » et, convaincu de l'impact que cette comédie musicale nouveau genre peut avoir sur le public, il décide d'en acheter les droits et de la monter en Angleterre Hair dès sa sortie et suite à la promotion très efficace qui fut faite devint un succès sans précédent.

Puis c'est l'ouverture vers le cinéma. Ken Russel a envie de tourner un film à partir de l'opéra rock composé par Pete Townsend et les Who « Tommy ». Stigwood s'y intéresse aussi et prend l'affaire en main. Il investit de l'argent, trouve les financiers pour compléter ce qui lui manque et dès que les conditions sont réunies, les caméras se mettent à ronronner. Il sera ainsi le premier producteur d'un film basé sur une histoire développée à partir d'un disque de rock. Il faut noter au passage qu'il s'est employé de tout son pouvoir pour faire en sorte que l'un de ses poulains, Eric Clapton, obtienne un rôle dans le film. Façon intelligente de placer son artiste dans une affaire qui ne pouvait que le servir. « Tommy » sort dans le monde entier et obtient un succès énorme ; et cela pour plusieurs raisons qui, on le verra, se retrouveront réunies quasiment à chaque fois que Stigwood réitérera ce genre d'opération. A cette époque Stigwood qui s'est implanté aux Etats-Unis monte son propre label de disque, RSO Records, qu'il fait distribuer par le trust Polydor. Les Bee Gees remontent d'une façon fulgurante la pente qui les avait menés à l'oubli, Eric Clapton est une star bien assise qui est définitivement sortie de ses problèmes de drogue, le petit Andy Gibb commence à montrer les dents, Barbara Dickson (totalement inconnue en France) est une vedette aux Etats-Unis, bref tout va bien RSO est une boutique qui a le vent en poupe et qui vaut doré et déjà plusieurs millions de dollars.

Mais pour Stigwood cela n'est qu'une étape. Il monte à Broadway une version théâtrale de Sergeant Peppers lonely heart club, qui sera une première mouture du film qui sortira à la rentrée sur nos écrans. Ce ne sera pas un grand succès, tout juste de quoi rembourser les investissements ; mais l'expérience ne fut pas inutile. R.S. se tourne maintenant vers le cinéma. Son raisonnement tient en quelques assertions simples mais d'une logique irréprochable. 1) Tout ce qui peut se réunir sous l'appellation contrôlée « Pop » est désormais entrée dans les mœurs. 2) La musique est un produit de consommation courante se vendant jusqu'ici sous la forme de phonogrammes ; il n'y pas de raisons, à priori, que l'on ne puisse pas en tirer profit sous une autre forme ; la presse écrite étant déjà un secteur quasi surexploité il reste le cinéma. C'est à peu de chose près le raisonnement qu'avaient tenu les responsables de la carrière de Presley 20 ans auparavant, les résultats avaient été d'ailleurs assez probants au point de vue financier.





Stigwood a sous le coude un jeune homme qui s'essaye depuis quelques années dans diverses activités telles la chanson ou le cinéma. Du reste ce jeune homme connaît un petit succès avec une série de télévision qui marche un peu. RS a reconnu en lui la graine d'un Valentino il est beau, grand, a le regard noir et profond ; il a ce que l'on appelle une gueule et un certain magnétisme qui fait l'unanimité tant du côté féminin que du côté masculin. Ce jeune homme s'appelle John Travolta. La musique disco bat son plein, le French sound commence à se faire un nom et un compte en banque, des boîtes fantastiques, grandes comme des hangars souvent un peu partout et s'emplit chaque samedi soir de milliers de jeunes tous mieux fringués les uns que les autres. Stigwood a dans la tête l'idée de son film depuis longtemps ; son héros sera un jeune type plutôt pauvre qui viendra renifler le effluve de la gloire dans les boîtes, son arme sera la danse. Les Bee Gees se sont déjà essayés à cette musique et ont obtenu un succès fabuleux, il n'a qu'à leur demander de continuer dans cette voie ; tout se passe en famille. RS raffe pour pas très cher quelques titres de groupes un peu portés sur la musique de danse et compile un album qui porte évidemment le nom du film : *Sturday night fever*. Le film est tourné, les Bee Gees sont au château d'Hérouville en France où ils composent les quelques titres qu'ils vont glisser dans l'album et qui seront les locomotives qui draineront tout le reste. Lorsque le disque (un double album) sort, le film n'est même pas fini d'être monté, mais rapidement il atteint les sommets du hit parade avec « *Night fever* » et le film est déjà quasiment lancé. Stigwood : « En sortant le disque six mois avant le film nous faisons une énorme économie de publicité à chaque fois qu'un DJ annonçait la chanson des Bee Gees il disait « voici les BG qui chantent « *Night fever* » tiré du film « *Sturday night fever* avec John Travolta » ; s'il avait fallu payer pour toutes ces annonces il aurait fallu dépenser des millions de dollars. Le film sort et obtient un succès sans précédent, à l'heure actuelle il a fait une recette de 107 millions de dollars et c'est loin d'être la fin. « *Fever* n'était pas encore fini que RS se lançait sur un autre projet : « *Grease* » film retro tiré de la comédie musicale qui se joue depuis plusieurs années à Broadway et dont il avait acheté les droits. Les compagnies de production cinématographique se lancent toutes sur cette voie du « musical » alors que seulement quelques mois auparavant elles n'auraient misé 1/4 de cent sur ce genre de film. On voit fleurir les projets de films discos et autres ce sont « *Thank's Good it's friday!* », qui obtient un franc succès, puis « *FM* » qui lui n'attire pas les foules dans les salles obscures mais dont le disque par contre se vend très bien, ce qui prouve que la technique de Stigwood n'est pas infallible, du moins lorsque se sont les autres qui l'appliquent. *Grease* un mois après sa sortie aux Etats-Unis a fait un chiffre d'affaires de 58 millions de dollars ce qui laisse présager un bel avenir. « *Serqant Peppers Lonelv heart club band* quand à lui est l'objet d'une promotion énorme et devrait suivre ses frères sur la voie du succès ; pendant ce temps Travolta est de nouveau sur les plateaux de la Paramount et tourne un nouveau film, mais ce ne sera pas « *musical* ». « *Stiggy* » en a assez des films musicaux il veut maintenant se lancer dans le film psycho-sentimental. Cette cavalcade de succès est unique dans les annales du show business, en un an RSO records a obtenu plus de disques à la première place des hits parades Américains que toutes les autres compagnies réunies ; lorsque tigggy apprendra que « *Fever* » n'a obtenu aucun oscar à Hollywood alors qu'il avait présenté le film dans la compétition il sera tellement outré qu'il déclenchera une campagne de presse iur dénoncer cette injustice. Pour lui ce film, qui a battu tous les records mondiaux d'entrées méritait une certaine récompense et honnêtement on ne peut pas lui donner tout à fait tort. Mais qui est ce Robert Stigwood ?

Stiggy a, comme vous le savez déjà commencé sa carrière dans l'équipe de News entreprise que dirigeait le manager des Beatles Brian Epstein ; puis se furent les Bee Gees, Cream, Clapton etc., qui le

menèrent à ce qu'il est maintenant. Mais si on peut mettre au crédit de sa réussite sa dureté en affaire, son appétit, sa formidable puissance de travail, son génie des affaires, il est autre chose qui caractérise Robert Stigwood. Si vous observez quelques publicités provenant de RSO vous aurez sans doute remarqué qu'il est souvent écrit : « From the RSO family », « de la famille RSO » ; et c'est bien cela une des forces principales de Stiggy ; c'est qu'il n'est pas vraiment un patron comme les autres, il considère ses collaborateurs comme des auxiliaires très précieux sans qui il ne pourrait rien. Il les choisit avec attention, faisant en sorte qu'ils soient assez jeunes, (la moyenne d'âge chez RSO est de 27 ans), et les deux premières choses qu'il leur demande sont la loyauté et l'efficacité. En échange de quoi il les laisse parfaitement autonomes et libres de leurs mouvements. La loyauté est très importante pour Stigwood, lui-même étant d'une honnêteté rare avec ses collaborateurs il attend de leur part la même chose ; « s'il sent que quelqu'un profite de lui, il lui demandera de partir » dit Roger Birnbaum un de ses assistants. La Stigwood org. ne compte pas plus de 150 employés de part le monde, Stiggy préfère utiliser du personnel temporaire durant les moments de surchauffe plutôt que de conserver des « corps inertes » pendant les trois quart de l'année. Si l'on devait résumer en quelques mots la philosophie de travail de Stiggy il suffirait de dire qu'il préfère, dans tous les domaines, la qualité à la quantité. Cela est valable autant pour le personnel que pour la façon de travailler les films et les artistes si l'on analyse un peu on se rend compte que RSO Records ne possède pas énormément d'artistes sur son catalogue mais on s'aperçoit aussi que ces artistes sont extrêmement lucratifs. Mais est-ce seulement l'argent qui fait courir Stigwood ? A en croire ses amis non ; bien sûr le fait d'en gagner de plus en plus est pour lui une satisfaction mais c'est surtout une manière de se prouver que ses idées sont bonnes ; la cote des idées de Stiggy se mesure en dollars. Qui aurait donné une avance d'un million de dollars à ce petit Travolta il y a trois ans ? Assurément personne. Stigwood a joué cette carte et il a gagné. Ses artistes, tout comme ses employés ont pour lui une sorte de respect et de vénération, comme devant un père que l'on admire ; les Bee Gees lui doivent entièrement leur retour fracassant et leur immense richesse ; des gens comme Clapton lui doivent encore bien plus. Stigwood s'est en effet attaché durant de longs mois à sortir, patiemment, ce formidable guitariste du trou dans lequel il s'était fourré et duquel personne ne pensait qu'il puisse s'en sortir ; Clapton était devenu à cause de la drogue, un déchet vivant mais gangréné ; Stiggy mois après mois lui donna les moyens matériels et la force psychique de s'en sortir et de reprendre le devant de la scène ; cela EC ne l'oubliera probablement jamais.

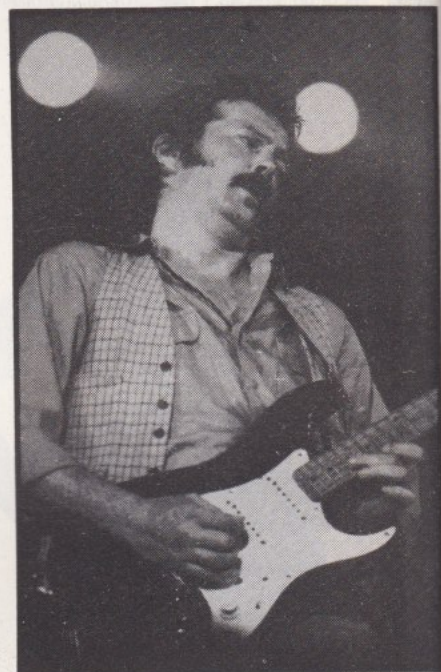
Stigwood est une sorte de chevalier moderne, un de ces hommes qui veulent gagner pour gagner et non seulement pour amasser des coupes ou des oscars dans leur salon. Il fait partie de cette race devenue rare qui applique dans sa vie une sorte de ligne de conduite que l'on pourrait qualifier de « sportive », le sport pour le sport. Tout le monde, amis ou ennemis, s'accorde à dire qu'il « est courttois, extrêmement poli et prévenant ». Mais on dit aussi de lui et de ses collaborateurs : « ils ont eu du pot, ce ne sont absolument pas des professionnels ; Stigwood est un noceur ; il arrive quelque part avec Travolta à un bras et Lily Tomlin à l'autre fait un tour et puis s'en va ; personne ne sait où il est ; dans sa boutique personne ne sait ce qu'il fait ». ou alors : « Robert est un bâtard et un rigolo de cinquième zone ; il s'est fait une habitude de ne jamais tenir ses promesses ; il se sert des gens et les encule ; il est juste assis là à compter son pognon ». Vérité ? Jalousie ?

Stigwood quant à lui répond en affirmant qu'il se considère comme une « sorte de socialiste » et comme pour le prouver annonce que tous ses employés recevront cette année une prime égale à leur salaire annuel. On vit une époque formidable...

Colin RENKO



BEE GEES



ERIC CLAPTON



YVONNE ELLIMAN



# Un Appelle Ça Rock n' Roll





## LA MUSIQUE POPULAIRE AMERICAINE AVANT LE ROCK' N' ROLL

### Crooners sentimentaux et Country and Western

Au début des années 50, la musique populaire américaine est dominée par les chanteurs de ballades sentimentales et d'amours éternels, dans la lignée de Bing Crosby. Frank Sinatra collectionne les succès dans ce style. Ces chansonnettes sirupeuses représentent une grosse partie de la production des compagnies discographiques internationales. Grâce à l'ampleur des circuits de distribution des grosses firmes et à des radios entièrement acquises à leur cause, les crooners sont encore rentables, mais ils n'intéressent guère le jeune public né après la crise économique. Beaucoup de jeunes se détournent de la musique pop officielle, pour s'intéresser à ces disques produits dans tous les Etats-Unis, par des petites maisons de disques locales et qui s'adressent à des publics spécialisés. Cette musique, c'est d'abord le Rythm' n' Blues, destiné aux Noirs, mais aussi le Country and Western, destiné au public des grandes plaines.

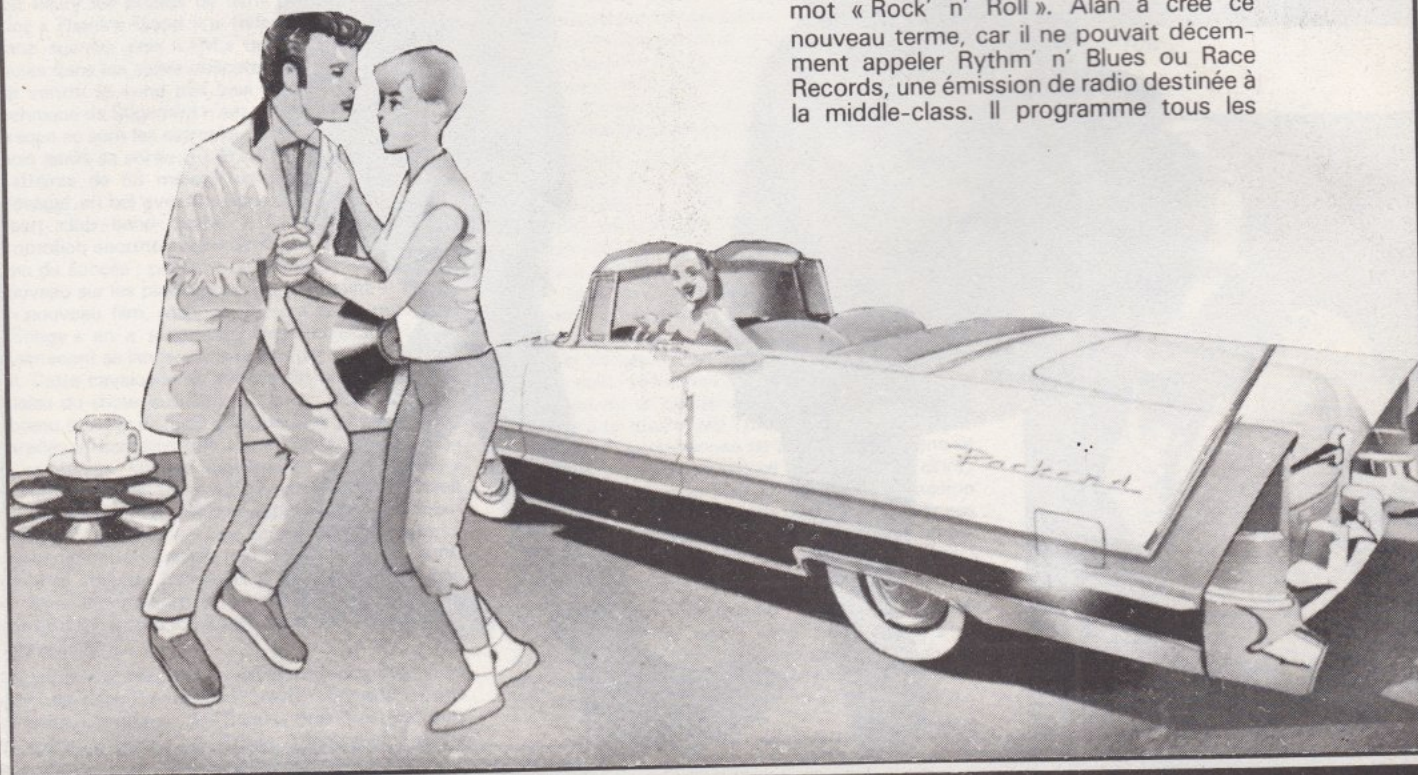
La réputation des chanteurs Country dépasse rarement leur région d'origine. Les compagnies internationales pensent que ces chanteurs habillés en cow-boys avec leurs accents régionaux et leurs guitares endiablées sont bons pour les fêtes rurales, mais ne peuvent guère passionner les masses américaines de plus en plus urbanisées. Hank Williams est le seul chanteur Country qui s'impose dans les hit-parades nationaux avec « Your cheatin heart/Lovesick blues/Hey good lookin ». Toutefois, la middle-class américaine est sensible à l'évocation des grands espaces de l'Ouest. Frankie Laine

en mélangeant le charme et le son Country, « High moon/Jezebel », vend 13 millions de disques. Il est l'un des chanteurs blancs « grand public », les plus originaux du début des années 50, avec Johnnie Ray, ce crooner qu'on appelle « The cry guy », car il pleure, sanglote et hoquète en chantant. Avec « Cry », il vend 2 millions de disques. Lorsqu'il chante « Such a night », qui raconte une aventure nocturne inoubliable ; sa voix trop suggestive est interdite sur les ondes.

### Le Rythm' n' Blues

Mais, plus encore que le Country, les jeunes blancs écoutent la musique de danse des Noirs, le Rythm' n' Blues. Les disques de musique noire ne passent pas à la radio, et lorsqu'un morceau Rythm' n' Blues édité par un petit label, a du succès auprès du public noir, les grandes compagnies en font enregistrer une version par un chanteur blanc, et c'est bien sûr cette dernière version qui passe sur les ondes et vend beaucoup de disques dans toute l'Amérique. Malgré les succès constants de Fats Domino, quelques chanteurs de ballades comme Nat King Cole et quelques exceptions comme The Orioles avec « Crying in the chapel » et Lloyd Price avec « Lawdy miss Clawdy », les chanteurs noirs n'atteignent encore que rarement les sommets des hit-parades nationaux au début des années 50.

Pourtant cette musique intéresse de plus en plus de jeunes adolescents. En 1953, le disc-jockey d'une radio de Cleveland, Alan Freed, s'en aperçoit et programme des disques Rythm' n' Blues dans son émission « Moondog Rock' n' Roll Party ». C'est ainsi qu'apparaît au grand jour le mot « Rock' n' Roll ». Alan a créé ce nouveau terme, car il ne pouvait décemment appeler Rythm' n' Blues ou Race Records, une émission de radio destinée à la middle-class. Il programme tous les





**Q.** — Il est pas bidon ton blouson. Combien d'albums t'as vendu pour te payer ça ?

**R.** — 50 000 du second, 20 000 du premier, 450 000 45 tours de « Laisse béton ».

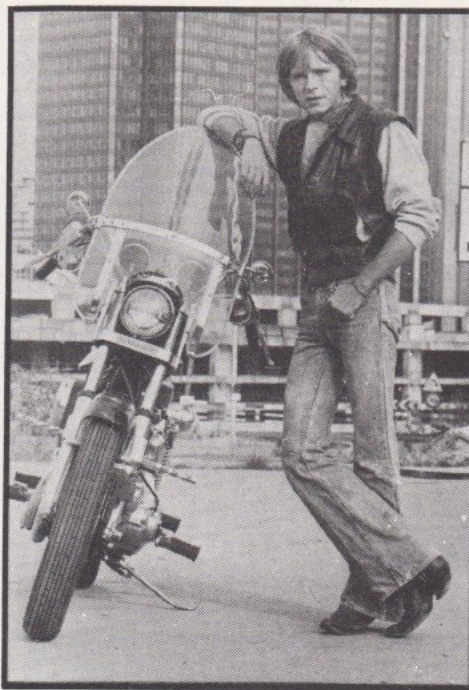
**Q.** — Tu as dû faire une belle carrière dans les hits-parades ?

**R.** — J'ai été le premier un peu partout, R.T.L., Sud Radio, Radio Monte-Carlo.

**Q.** — Et tu peux encore sortir dans la rue ?

**R.** — Plus tellement, surtout il y a quelques mois lorsque je faisais beaucoup de télé. C'est surtout les gosses, mais il y a même des adultes qui me demandent des autographes. C'est dur.

## RENAUD, BIENTOT DU NOUVEAU



**Q.** — Depuis quand tu chantes ?

**R.** — Ça fait dix ans. J'ai commencé en 68 dans les meetings anars.

**Q.** — Est-ce qu'il y a eu un effort promotionnel de ta maison de disques ?

**R.** — Pas spécialement. Ça s'est fait tout seul. La presse et la radio parlent de moi parce que ça marche.

**Q.** — Et ça se passe bien avec eux ?

**R.** — Oui, en fait ils sont vachement surpris de trouver des mecs qui chantent des trucs de mon genre et qui sont gentils.

**Q.** — Tu aimes le rock ?

**R.** — Oui, il y en a un dans mon prochain album. J'aime bien le vrai rock, Chuck Berry, Elvis. Et j'aime bien Eddy Mitchell et Johnny.

**Q.** — Et le folk ?

**R.** — J'aime pas tout. J'aime bien les occitans, Marti, et Julos Beaucarne aussi.

**Q.** — La vieille chanson française ?

**R.** — Ah oui, bien sûr ! J'adore Piaf, Berthe Sylva, Fréhel, Damia. Bruant m'a influencé, surtout dans le premier album. J'aime aussi Montehus, un type moins connu qui a composé « Gloire au 17<sup>e</sup> », sur l'histoire du régiment qui a refusé de tirer sur les mineurs en grève, et d'autres chansons qui parlent de la lutte des classes et de choses comme ça.

**Q.** — Et l'accordéon ?

**R.** — J'ai pris pendant six mois des cours d'accordéon. Je savais jouer des tas de truc, j'ai arrêté parce que j'en pouvais plus de faire des gammes.

**Q.** — Tu joues sur scène avec un groupe électrique maintenant ?

**R.** — Oui, ce sont les anciens accompagnateurs des Enfants Terribles, « les quatre vents ». Il y a une batterie, basse, claviers, guitare électrique, flûte, banjo, etc.

**Q.** — Pas d'accordéon ?

**R.** — Jusqu'à maintenant, il n'y en avait pas parce qu'ils sont déjà cinq et qu'il faut pouvoir payer convenablement les musiciens. Mais à la rentrée, on va en rajouter un, car ça manque vraiment.

**Q.** — Vous faites beaucoup de galas ?

**R.** — On a commencé au printemps de

Bourges. Depuis on a dû en faire une cinquantaine.

**Q.** — Tu passes en vedette ?

**R.** — Oui, en principe. J'ai fait quelques premières parties d'Alain Souchon.

**Q.** — Et tu amènes beaucoup de monde ?

**R.** — C'est assez variable, mais dans une ville où Claude François avait amené 300 personnes il y a quelques années, j'en ai fait autant. Mais il y a souvent 800 ou 1 000 personnes.

**Q.** — Ça change du café-théâtre les grandes scènes ?

**R.** — Oui, j'aime mieux le café-théâtre. Je parle beaucoup au public et dans les grandes scènes en plein air avec 6 000 personnes autour, c'est pas simple. On ne voit pas le public.

**Q.** — Qui s'occupe de tes tournées ?

**R.** — Au début je n'ai pas voulu m'engager avec un tourneur, c'est un copain qui s'en est occupé. Mais à la rentrée je vais travailler avec des tourneurs établis. Je voudrais faire une tournée des M.J.C. en banlieue, jouer dans les bals. Je fais aussi une série de concerts au Théâtre de la Ville à l'automne.

**Q.** — Tu as déjà chanté hors de France ?

**R.** — Je ne suis jamais allé hors des pays francophones et mes disques n'y sont pas sortis. En Suisse, en Belgique, je suis très connu. J'ai gagné le premier prix du festival de Spa avec « Chanson pour Pierrot ». Et en Algérie, « Hexagone » est numéro un. Juste retour des choses. Quand ça passe dans les juke-box, les gens applaudissent à la fin.

**Q.** — Ça marche sur scène ?

**R.** — Oui très bien et sur tous les publics. Les jeunes bien sûr, mais aussi les gosses de plus en plus, et les gens de 40 ans aussi.

**Q.** — Bientôt un prochain album ?

**R.** — Il sort en novembre, j'ai essayé de conserver un côté amateur, bien que depuis que ça marche, j'ai tous les crédits que je veux. On a déjà enregistré quelques titres, « Chanson pour Pierrot/Le tango de Massy-Palaiseau/Le rock n'roll de Roubaix-Tourcoing ».

Propos recueillis  
par Vince ELVRETT



## SHAKIN' STREET

**Brest - La Clé  
des Champs- 2 juillet  
Compte rendu**

Le concert de Shakin' Street, annoncé dans les rues brestoises par un affichage parfois fantaisiste : « Fabienne, la Vampire du Rock », ou « Shakin'n Streep », est organisé dans une petite boîte de la région brestoise : la Clé des Champs qui, vers onze heures du soir, recrée fidèlement, une ambiance « Saturday night Fever » française, avec pavés clignotants sur le sol, bulles de plastique déformées au plafond, sans compter bien entendu, l'arsenal habituel des projecteurs multicolores et des stroboscopes. On a sorti les plus belles robes ou les tee-shirts trop petits moulant un buste qui ne l'est pas, et les talons aiguilles de quinze centimètres, l'on danse voluptueusement sur la bonne vieille disco bien de chez nous, ou venue d'ailleurs, comme un goût étrange, et l'on s'enfuit en courant, les mains plaquées sur les oreilles aux premières notes des Sex Pistols, libérant ainsi la place aux amateurs de pogo et à un sympathique (et unique) punk, tout de noir vêtu, et cravaté de blanc.

Au bout de trois oscillations punk/disco, Shakin' Street démarre sans prévenir, refoulant les « disco » dans l'ombre protectrice du bar, loin de ce dégoût d'électricité qui leur fait peur. Par contre, elle donne aux pogoteurs, la force de sauter pendant toute la durée du concert : encore un mystère de la chimie. Pantalons de cuir avec boucles en forme d'aigle, ailes déployées et drapés savants, tee-shirts rayés, imprimés de Mickey ou de rien du tout, boots bleu clair ou chaussures lacées de daim framboise, cheveux parfois courts, parfois longs : tout concourt à démentir l'image punk attribuée au groupe, et ma foi, Fabienne porte un jean et un tee-shirt comme tout le monde, et il n'y a pas de quoi en faire tout un plat.

Le concert est un mélange habilement dosé de titres de « Vampire Rock », de reprises (du MC 5 et des stooges) et de tous nouveaux morceaux qui sortiront peut-être sur le prochain album. Fabienne joue de l'harmonica, pogote et se roule

par terre comme Iggy, le batteur, en bermuda et bonnet tricoté, ne laisserait jamais deviner qu'il ne fait partie du groupe que depuis un mois. La présence des deux guitares donne une interprétation plus riche et plus nuancée des morceaux, et les riffs de guitare, incisifs comme des bistouris et puissants comme des masses d'armes évitent au public d'être lassé par la monotonie souvent engendrée par la surpuissance. Quant à la voix de Fabienne, je n'en parlerai pas, ne l'ayant pas entendue. La petitesse de la salle avait en effet obligé le groupe à utiliser sa sono de répétitions et les voix ont été les premières à en souffrir.

Ce concert, très bon malgré les ennuis techniques déjà évoqués et la rareté du public (c'était le troisième soir de suite que Shakin' Street passait dans cette

## SHAKIN' STREET

### Interview

Après les sueurs et les fatigues du concert, c'est dans l'ambiance chaude et feutrée du bar de la Clé des Champs, autour d'une bouteille de champagne frappé que se déroule l'interview.

**Caroline de Kergariou :** Puisque la composition du groupe a changé récemment, il est peut-être utile de la rappeler.

**Fabienne Shine :** Oui. Eh, bien, il y a Mike à la basse, Eric et Armik aux guitares, Fabienne Shine au chant et à l'harmonica et Jeannot, notre nouveau batteur.

**C.K. :** Pour quelle raison en avez-vous changé ?

**F.S. :** Nous avons changé notre ancien



boîte) montre, s'il en est encore besoin, que les reproches qu'on pouvait faire à Shakin' Street, il y a quelques mois, ne sont plus de mise, leur musique ayant acquis une cohésion et une identité remarquables. Ils ne devraient pas tarder à atteindre la place qui leur revient et qui n'est pas le bout de la table.

batteur pour des raisons purement musicales : il n'arrivait pas à s'améliorer. Il était très jeune et ses progrès étaient trop lents, c'est dommage car je l'aime beaucoup. Jeannot, lui, est avec nous depuis un mois et demi ; avec lui, on n'a aucun problème, on n'a rien à lui apprendre, c'est plutôt lui qui en aurait à nous





apprendre. Il est Français, il a joué dans des tas de groupes en France et en Angleterre.

**Jeannot :** Je me présente : Jeannot. Ils m'ont carrément dragué au Swing Hall : j'ai joué sur la batterie de leur ancien batteur et il est revenu en disant : je t'y prends à jouer sur ma batterie. Je lui ai répondu : va t'acheter des sucettes, et il est remonté au premier étage. Et voilà, c'est comme ça qu'on s'est rencontré. Ça fait deux mois que ça dure mais j'en ai marre. Dans le groupe, c'est par Eric que j'ai été séduit, pas par Fabienne, par Eric, sa gentillesse et son sourire. Le son volumineux de son ampli m'a fait sauter de joie et c'est comme ça que je suis rentré dans le groupe.

**C.K. :** Quel âge avez-vous ?

**F.S. :** Armik : 25 ans, Mike : 21, Eric : 22, Jeannot : 27, et moi 26.

**C.K. :** Quand est né Shakin' Street ?

**F.S. :** Le premier festival de Mont-de-Marsan, il y a deux ans, a été notre premier concert. C'est Marc Zermati qui nous a découverts, il a également trouvé le nom. Shakin' Street où tous les jeunes se rencontrent, où il y a des boutiques de fringues, de disques, de badges, de posters, une rue très branchée rock.

**C.K. :** Vous avez toujours fait de la musique ?

**F.S. :** Eric faisait de la musique, moi je faisais des films en Italie. J'ai été expulsée pour des raisons « ennuyeuses » et je me suis branchée sur la musique. J'avais passé un an aux USA et c'est là que j'ai appris à composer des chansons. J'étais dans un véritable bain musical et je me suis accrochée. Ça faisait en fait dix ans que je voulais monter un groupe mais on me demandait toujours de tourner des films et je le faisais pour avoir de l'argent. C'est « Buffalo Springfield » qui m'a donné envie de chanter.

**C.K. :** Vous considérez-vous encore comme punks ?

**F.S. :** Non mais je sais qu'on leur plaît. La moitié du public est toujours punk, surtout en province, mais on a également tous les rockers et tous les rockies. On m'a dit un jour que j'avais l'air punk mais je ne comprends pas pourquoi.

**C.K. :** Vous avez pourtant participé aux deux festivals de Mont-de-Marsan ?

**F.S. :** Il y a deux ans nous étions beaucoup plus considérés comme punks. Maintenant nous acquérons notre étiquette véritable de groupe de rock authentique. Ça a été une mode de 77 : on a considéré tout le monde comme punk et maintenant que les disques sortent on voit les différences. C'est Philippe Manœuvre qui a dit : « Comment peut-on être punk en 78 ? » et il a absolument raison. Je pense que nous sommes New Wave.

**C.K. :** Vous n'avez pas encore très bonne presse à l'heure actuelle.

**F.S. :** Non car les gens nous reprochent mes vêtements et mon aspect physique, ils en parlent en long et en large et en oublient la musique. Les Français se laissent distraire par des choses superficielles. Quand on joue en Angleterre personne ne parle du short, du pantalon ou de la robe que je porte. Je trouve d'autant plus dérisoire de parler de ça que les groupes ont toujours porté des fringues bizarres.

**C.K. :** On te reproche de présenter une image de femme-objet.

**F.S. :** Certains mecs m'accusent d'être une femme-objet, d'autres non, ça montre bien que ça vient d'eux, s'ils ont des problèmes psychologiques ils n'ont qu'à aller consulter un médecin. Les femmes-objets, il n'y en a plus depuis 1960.

**C.K. :** Vous aimez les Stooges ?

**F.S. :** Oui, on les aime tous je crois. L'autre jour on a dîné avec Iggy et il paraît qu'ils se sont remis avec lui : il y a le

batteur, le bassiste, un des guitaristes et le pianiste, ça se passe d'ailleurs assez mal semble-t-il.

**C.K. :** Et les Pistols ?

**Eric :** Les Sex Pistols se sont séparés car ils n'auraient jamais pu soutenir la surenchère dont ils ont fait l'objet. Leur disque est excellent mais je les ai vus plusieurs fois sur scène, ils étaient incapables de maintenir cette qualité. S'ils ont toujours refusé de jouer dans de grandes salles, c'est pour ça, la salle était remplie par leurs fans habituels et il n'y avait plus de place pour les autres. Ils se sont séparés car ils ne pouvaient éternellement refuser à leur maison de disques de jouer dans de grandes salles et d'être confrontés au véritable public.

**C.K. :** Vous arrivez à vivre ?

**E :** On arrive à vivre mais on est obligé de faire les boîtes comme ce soir et ça n'est pas toujours agréable. Hier par exemple il y avait une clientèle disco et le patron nous a demandé de ne pas jouer trop fort pour ne pas les effrayer. Mais ça paie bien et c'est pour ça qu'on le fait.

**C.K. :** Votre disque a bien marché ?

**F.S. :** Oui, très bien par rapport à ce qu'a fait CBS pour nous. D'ailleurs ça a été la grande surprise chez eux. Il n'y a qu'une personne qui croit en nous et c'est grâce à elle qu'on a été signé. Le disque a également été accepté en Allemagne, Suède, Hollande et USA si bien qu'on prépare une tournée allemande pour l'automne ainsi que le prochain 33 qui se fera aux USA avec un producteur américain : Sandy Pearman le producteur de Blue Oyster Cult en octobre. On a presque tous les morceaux dont « Every woman and every man is a star », « Max Kansas city » qui est le nom d'une boîte à New York et « Solid as a rock » qui donnera peut-être son nom à l'album.

**Propos recueillis  
par Caroline de KERGARIOU**



# TROIS PIANOS ET VINGT-ET-UN SAXES

Trois pianistes, trois styles très différents pour ne pas dire opposés.

A Nîmes le onze juillet débutait le festival international de jazz, qui s'avère être déjà après seulement trois ans d'existence, l'un des premiers sur le plan européen. Le cadre des Arènes est grandiose, le prix des places très raisonnable et on trouve dans le public somme toute vraiment peu de gens qui croient assister encore à une corrida. C'est assez réconfortant à vrai dire. Ceux qui essayaient les plâtres, c'étaient les gens de Confluence, groupe réuni autour de Didier Levallet : ils interprètent un jazz très écrit,



Freddie HUBBARD

assez esthétisant mais qui sait bouger aussi. Avec Mac Coy Tyner, c'est tout de suite autre chose : le passage en force. La musique de Tyner fait plaisir à n'importe quel jazz-néophyte : au troisième accord, on la reconnaît. On retrouve dans les thèmes impétueux du pianiste un élément fondamental de la musique de Coltrane, son ancien leader : la générosité. Le travail de la rythmique est vraiment étonnant, ce qui donne à la prestation du sextet (augmenté du sax George Coleman et doté d'un percussionniste très spectaculaire) un caractère très africain. Tout le monde s'est défoncé pour finir sur un « Fly with the wind » foisonnant mais un peu longuet (rien à voir pourtant avec la soupe orchestrée sur les deux faces du disque du même nom). Le Freddie Hubbard Quintet arriva très tard : on était tous un peu fatigués. Le trompettiste frima pas mal, mais assura au maximum (malgré des problèmes de sono, semble-t-il, et sa mauvaise humeur) avec un groupe très solide (un bon point pour le bassiste).

J'avais peur qu'Hubbard nous joue de la « presque-disco », mais à part le second morceau très soul, la prestation resta très classique, très jazz en fait.

## Bill Evans - Nîmes

13 juillet :

Revenons à nos pianos avec Bill Evans, deux



Bobby Durhann (drums) du Mac Coy Tyner sextet.

jours plus tard. Tyner et Evans, c'est le jour et la nuit. Bill Evans joue une musique subtile et harmonique, avec de purs accents romantiques. Les interventions de son nouveau bassiste Mark Johnson sont toujours inspi-

## MAC COY TYNER NIMES 11 JUILLET

rées et on peut seulement regretter que le drumming de Philly Joe Jones soit un peu trop « explosif » pour le swing tout en finesse d'Evans. Et puis se joint au trio Lee Konitz qui, en dix minutes, enfonce le tout dans l'ennui, à coups de sax alto. Faut avouer que je n'aime pas le son de Konitz. Dommage pour le trio...

## Keith Jarrett - La Grande Motte 24 juillet

Autre pianiste, autre festival : Jarrett à la fête du Jazz Grand-Mottoise. Est-ce parce qu'il est inclassable qu'on l'aime tant, malgré son orgueil, ou qu'on le déteste tout autant ? Tout a très mal commencé. Il est arrivé en disant simplement : « Vous êtes en retard : tous les jours, je joue à 10 h ». Il était dix heures et quart. A se demander s'il allait jouer : dix minutes passent encore, les photographes



Confluence. Chorus de Jean Quarlier (sax).

ayant renoncé et le silence semblant définitivement s'installer, Jarrett en fit de même devant son piano. Pour un premier morceau d'une heure, où le pianiste balançait dur, martelant de temps à autres sur la scène, le rythme d'un de ces leitmotifs dont il a le secret.

Onze heures moins le quart : Jarrett vient de décoller physiquement (de son siège) et



« Confluence », Didier Levallet contrebasse, Jean Laurent Emielitoff violoncelle.

musicalement, tout en accords. Un bruit monte peu à peu, non pas un bruit de

réacteur, comme on pourrait s'y attendre mais presque : la sono (la même qu'à Nîmes) enfle jusqu'à accoucher d'un vrombissement étranger à la musique de Jarrett, qui ne connaît pas, il est vrai, de frontières. Onze heures moins dix : Clac. Contact rétabli. On a eu chaud. Jarrett, il faudrait pouvoir l'écouter chez soi au coin du feu (à condition d'avoir une cheminée, un piano accordé et qu'on ne soit pas le 24 juillet)... Un second morceau très court suivra, plus harmonique. Un seul rappel malgré l'ovation. Jarrett s'en va après



Guilherme Jésus Franco percussions, Mac Coy Tyner sextet.

nous avoir souhaité « Bonne nuit ». C'était sa seule apparition cet été en France.

Lui succède le trio du violoniste Michel Ripoche, ex-Zoo. Lourde tâche : une partie du public ne lui prêtera qu'une attention diffuse. Beaucoup, obnubilés par le seul nom de Keith Jarrett, ignorent la seconde partie. Ripoche, dès lors, aurait dû miser sur la brièveté ; le jazz-rock du trio (André Demay, guitare : Fred Desplan, percussions) se révéla vite bavard et lassant. Déjà sur les toits des maisons entourant le théâtre de plein air s'agitaient fébrilement des ombres blanches armées d'instruments oblongs. Le silence est à peine retombé que déjà monte la longue plainte d'un sax, serpentant au milieu des pyramides de la cité. C'est le début de l'intervention (plus que du concert) d'Urban Sax, dirigé par Gilbert Artman.

C'en est fini des places à 60 francs. Tout le monde est debout sur les chaises. Tous se regardent, incrédules, avançant spontanément, surpris et heureux d'être là. Bientôt, tous les musiciens ont quitté les toits. Artman est avec eux sur la scène. Au milieu d'eux, à genoux, s'effaçant pour laisser monter le bourdonnement d'Urban Sax, mélodie lancinante aux boucles infinies et poussée par 21 voix. Il s'adresse aux musiciens en leur parlant de ses mains dans une gestuelle qui rappelle le langage des sourds-muets. C'était pour un

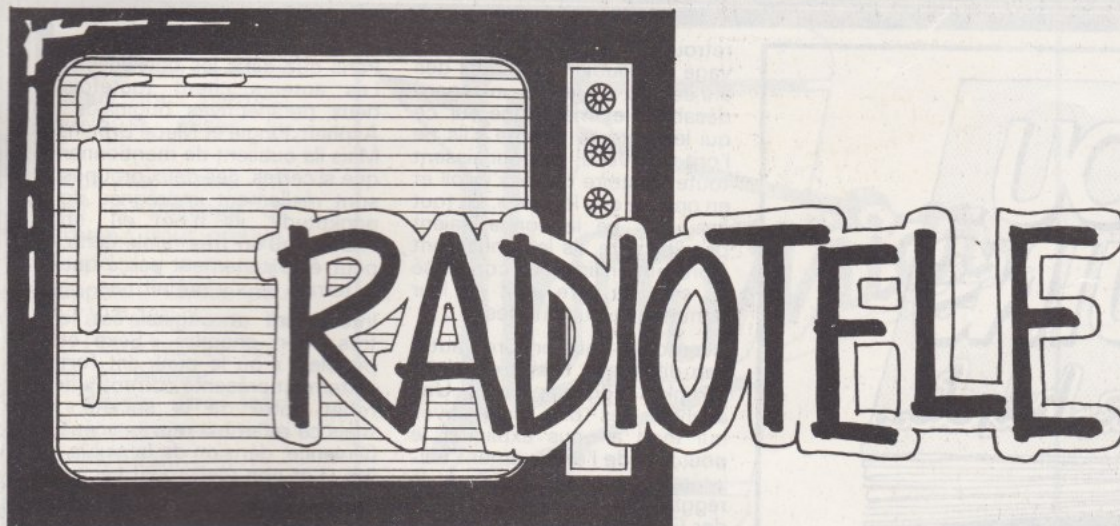


Mac Coy Tyner.

faible public avec Urban Sax la révélation d'une autre musique et aussi la fin d'une Fête du Jazz peu aventureuse avec un Ray Charles qui chante « La Mamma » maintenant, et un Sonny Rollins de transition en plein flottement. La nuit a été bonne, Keith...

Robert BRIATTE





## LES MEDIAS DE LAIT-FRAISE

Délice suprême de l'an 1978 : s'asseoir dans un fauteuil à billes qui moule votre corps et l'enveloppe de sa matière plastique, le regard sur votre téléviseur, les lèvres trempées dans un grand verre de lait-fraise. Le lait est rose, rose épais et vif, plein de beaux colorants qui lui donnent ce bel aspect acidulé, le lait est stérilisé comme la vache dont il est tiré, une vache nourrie aux grains et engraisée sous serre chauffée aux rayons lasers. La couleur du lait reste collée à vos lèvres et les radiations de la télévision blanchissent votre visage, comme lait. Lait-Fraise sourit devant son téléviseur. La télévision est le plus beau média du monde et le plus bête de notre siècle. Lait-Fraise sourit bêtement devant son téléviseur. Quel délice !

Nous sommes en août de l'an 1978. Il y a un an mourait le bel Elvis. Elvis comment déjà ? Presse-Lait, je crois. Tout est déjà si vieux !

Le bel Elvis est là ce soir, pour une heure de show télévisé. Bébé joufflu de 40 ans (certainement engraisé aux grains lui aussi), il fait baver les Américaines de la middle class, moulé dans sa barboteuse de cuir. Cloîtré sur un petit plateau TV, le vieil Elvis chante le rock comme un boxeur sur un ring qui n'aurait pour adversaire qu'une poupée gonflable. On a plus envie de pleurer que de rire et Elvis partage son mouchoir à son public exclusivement féminin et piailleur. Puis, quittant le ring, Elvis se noie dans les projecteurs d'une superproduction très américaine : costume rouge, violet ou blanc, encore plus joufflu que jamais, traînant devant lui une cohorte de danseurs et danseuses du plus mauvais goût. C'est à hurler de déplaisir. Le lait a tourné dans le verre et la crème remonte en cloques rosâtres à la surface. Lait-Fraise a bien envie de dégueuler. Elvis, la TV gagnerait à te réincarner dans ton corps de jeunesse !

Le lendemain, Elvis était à nouveau là, sur l'autre chaîne, mais cette fois-ci, tout jeune, tout frais comme lait, le beau Presse-Lait.

1956 : « Jailhouse Rock », ou le Rock du

Bagne est sans doute le seul film valable que Presley ait tourné. Mais c'est vraiment un très beau film où Elvis apparaît sous son plus beau jour, sous le nom de Vincent Everett, une rock-star sur son ascension. Dommage que la fin soit si mièvre et se finisse si mal : la dure rock-star baignant dans l'argent craque aux cinq dernières minutes et donne sa parole d'amour à son amante. A noter l'apparition étrange d'un certain Mickey Alba, premier concurrent de notre héros, puisqu'il est la rock-star du moment. Eh bien ce Mickey Alba affiché sur tous les murs de sa maison de disques a tout de l'allure d'un certain Elvis Costello. La new wave n'a décidément rien inventé.

A parler de nouvelle vague, sautons sur l'occasion pour dire que Blondie est passé au Top Club de Guy Lux en chantant Denis. C'est pas tout à fait le genre du club mais Debbie a dû plaire à Guy et Guy a laissé passer Denis.

Lait-Fraise sourit sirupeusement devant son téléviseur. C'est l'heure des écrevises. L'heure du digestif avec le commandant Cousteau qui a le chic de vous passionner et vous faire frissonner pour tout animal marin dont vous n'auriez que faire un dimanche matin dans le fond de votre baignoire.

Qu'est-ce que le Mérou ?

— Le nom du garde-champêtre en pays de Gascogne.

— Un nouveau jeu télévisé

— Une fourchette à dents multiples.

**Réponse :** le Mérou est le poisson qui goba Jonasse. Encore une histoire intrigante de Cousteau qui passionne petits et grands. Le mérou est un mutant à deux étages : il change et de couleur et de sexe. C'est un gros poisson qui joue au caméléon le temps des amours, c'est le seul être animé qui naisse femelle et devienne mâle sur la tombée de ses vieux jours. De quoi épater les féministes et les travestis.

Lait-Fraise, depuis, aime beaucoup le Mérou. Lait-Fraise fit une mayonnaise pour y tremper le Mérou cuit au court-bouillon. Au contact du Mérou, la mayon-

naise tourna du cœur. Le Mérou n'était plus très frais : c'était un Mâle.

Lait-Fraise dégoûté éteint le téléviseur qui diffuse un flash publicitaire : « Mangez du poisson trois fois par semaine » Lait-Fraise s'en va vers un média plus sain : la radio.

Le mois d'août reste calme sur les ondes « il fera anormalement frais pour la saison, chaud dans le Midi » prévoit Albert Simon. Gonzague Saint-Bris est bien parti en vacances mais on a mis une rallonge à Drugstore et ça fait très bien l'affaire jusqu'à Pogo. Seule, station de nuit sur RTL a vu son auditoire quintupler avec les départs et retours de vacances. Quant à Pogo, de une à deux heures du matin sur Europe 1, ça cause peu, mais ça coupe-circuite dur » Devo, Reach Kids, Motors, Bijou, Busscoks, X, Ray Spect, Costellos, Blondie, Squeeze, Starshooter, Ian Dury, Heartbreakers, Téléphone, Père Ubu, The Residents, Meat Loaf, Ramones, Clash, Vibrators, Graham Parker.

Quelle douche ! Ils n'ont pas tords de dire que le microbe du rock'n roll s'étend en France et peut devenir dangereux.

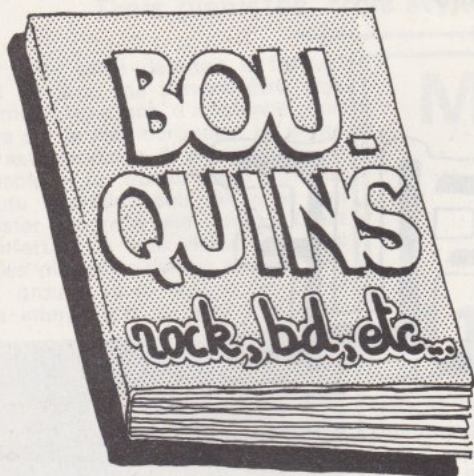
« Pas de marijuana. En France, c'est tabou, tabou » Voyez plutôt du côté de la Maison Blanche. Là-bas, pas de tabou, c'est le réseau ! Mais à Pogo, ils nous ont pas dit grand-chose ces temps-ci, à part que Wayne Country, le chanteur d'Electric Chairs (traduire « Les Chaises Elastiques ») va enfin devenir la femme qu'il rêvait d'être et que l'opération chirurgicale fera l'objet d'un film.

Deux heures du matin : Pogo nous dit bonsoir :

« On sera là demain, si les cochons nous ont pas mangé d'ici là. » Lait-Fraise s'endort dans le frigidaire. Tout est éteint. Seul, le frigidaire ronronne et Lait-Fraise frissonne dans son rêve coloré : Société délicate ! le synthétique nous nourrit, les médias nous dirigent. Qu'il est facile et doux de vivre ! la prochaine fois, Lait-Fraise écouterait plus de disco à la radio. C'est plus hygiénique que le rock'n roll et plus cybernétique. Cybernétique ?

Lait-Fraise





# PUNKTITUDES

Jean Dominique Brierre • Ludwik Lewin

• Albin Michel • Rock et Folk

« Le punk qu'est-ce que c'est ? » s'interrogent les auteurs de Punktitudes. Mieux vaudrait s'interroger sur le mode imparfait : le punk qu'est-ce que c'était ? Car ce livre est un bilan et la couverture du bouquin elle-même fait plutôt figure de deuil : sur fond noir se détache un visage moulé dans des dégradés de gris. Les yeux semblent évidés, sortis de leur orbite et la joue est plantée d'une épingle de nourrice. « Le punk est mort, la violence subsiste », telle est la conclusion à laquelle aboutissent les auteurs à la suite de 183 pages d'analyse du phénomène. « Le punk est dans l'époque et l'époque est dans le punk ». Une de ces figures de rhétorique à vous donner des frissons et des soupçons quant à la valeur de l'analyse avancée ; d'autant plus que ce livre ne se veut point une analyse. Je cite : « Ce livre ne se veut pas une analyse du punk. Il se propose plutôt d'être un révélateur. Dans ce but, il procède par collages : reportages de concerts ; interviews (déjà publiés ou pas), paroles de chansons, coupures de presse, photos, faits divers, dessins etc. ».

Soyons sérieux, ce livre est une analyse à son état la plus pure. Les interviews et autres éléments cités se font rares (à l'exception des photos) et sont là beaucoup plus pour alimenter l'analyse que pour témoigner par eux-mêmes. Bon, je n'ai rien contre l'analyse du punk et je dirais même qu'elle devenait nécessaire puisque le punk est mort et va rentrer dans l'histoire de notre civilisation. Mais lorsqu'on achète un

produit, on est toujours désagréablement surpris lorsqu'il ne correspond pas à la description de l'emballage. Je voyais « Punktitudes » traité un peu de la façon des Sex Pistols par Fred et Judie Vermorel (Humanoïdes associés, collection Speed) qui eux, procèdent effectivement par collages fort judicieux. En fait, pas du tout, et dès les tous premiers symtômes analytiques vous prenez l'envie de refermer à jamais le bouquin. Mais persévérez, car l'analyse soulève certains points rarement abordés par la presse musicale spécialisée.

Punktitudes est mis au pluriel, parce que dès l'introduction, les auteurs vous annoncent qu'ils traiteront de la punktitude non seulement comme phénomène musical, mais également comme mouvement littéraire et artistique ainsi que comme mode de vie ou plus exactement de comportement au sein de notre société. Tel est l'intérêt de l'analyse : nous offrir une vue globale de ce qu'est ou fut la punktitude. Mais bien-entendu, on tombe facilement dans des excès étant donné la brièveté du phénomène et ses contradictions internes.

Tout d'abord, l'inévitable retour en arrière : « Au commencement était le rock ». Pour nous démontrer que le punk a tout de même des racines, on a droit à un exposé de plusieurs pages sur l'histoire du rock'n roll de 1950 à nos jours, en partant des Etats-Unis en passant par la France de Johnny et des Chaussettes Noires pour aboutir en Angleterre et pour conclure que « les jeunes punks

retrouvent la spontanéité sauvage et troublante du rock des années 50 en jetant un regard désabusé et métallique sur ce qui les entoure. Même s'ils ne l'ont pas vécu, ils connaissent toute l'histoire du rock'n roll et en ont tiré des leçons ». En tout cas, s'ils ne la connaissent pas l'histoire, ils la connaîtront à présent en lisant un condensé au sein du livre écrit en leur hommage : Punktitudes.

Accrochez-vous encore : autre cap difficile le chapitre intitulé « Punky reggae party ». Une analyse des plus subjectives qui tend à nous expliquer le pourquoi de l'engouement unilatéral des punks envers le reggae : « On a beau se speeder (il est question des punks) de temps en temps, il faut lâcher le champignon, et même freiner un peu ». Le reggae a fourni comme une soupe de sécurité au punk. En plus, c'était quelque chose qui ne demandait pas de concession, ne permettant pas de rester immobile (...). C'est comme ça que d'une façon paradoxale, le reggae est devenu le côté planant du punk ». En bref, le reggae serait le moyen, pour un punk, de planer un peu et de prendre un joint sans tomber dans le trip proscrit du hippie, puisque la référence est alors le Rasta.

Et pourquoi pas ?

Enfin, un dernier chapitre qui ne représente que peu d'intérêt : « L'avenir du NO Future » dans lequel, le départ de Johnny Rotten des Sex Pistols donne prétexte à divers avis sur divers groupes punks par diverses personnes et l'interview de Gainsbourg à qui l'on veut absolument faire dire qu'il a des analogies certaines avec la punktitude, tombe alors comme un cheveu dans la soupe, bien que ce que dit Gainsbourg soit très intéressant :

« Gainsbourg — Je suis bien loin du punk et de pas mal d'autres choses. J'ai une distance brechtienne envers les événements. Elle est nécessaire. Sinon pour être vraiment punk, il faudrait se laisser aller aux extrêmes de la créativité surréaliste, prendre un pistolet, descendre dans la rue et tirer sur les gens ».

Punktitudes nous réserve cependant quelques bonnes analyses, telle l'introduction de la musique punk en France : « C'est par le biais de la musique que le punk anglais s'est introduit en France. Il y a trouvé un terrain culturel et politique profondément différent. Le punk en France est un produit importé. Contrairement à ce qui s'est passé en Angleterre, il n'a jamais été un phénomène social et l'on rencontre d'ailleurs de « punks » dans les

soirées mondaines du Tout-Paris que dans les banlieues ». Les auteurs citent toutefois deux perspectives originales : Asphalt Jungle et Métal Urbain. Mais ils oublient de mentionner que si certes, ces deux groupes sont réellement imprégnés de punktitude, ils n'ont eu, en France, qu'un très faible écho, peut-être justement parce que le terrain ne s'y prêtait pas.

Intéressant et original est le très court chapitre « Sexe et pistolets » où le punk est fort justement présenté comme « le reflet outré de la société », mais ce reflet est mis en scène (violence, dérision de la sexualité...) et non réellement vécu.

Enfin, l'originalité de ce livre est, sans doute, dans l'importance qu'il a portée aux côtés du punk proprement dit : littérature, mode d'écriture, presse punk (fanzines) et illustration. Tout au long du livre, de nombreuses paroles de chansons sont citées et analysées sans trahison (en particulier celles des Clash et de Metal Urbain) et Patrick Eudeline, auteur de « L'aventure punk » reçoit une place privilégiée dans les chapitres intitulés « Interférences ». Mais les auteurs tombent dans l'erreur de vouloir ramener systématiquement au mouvement punk toutes les innovations quelque peu marginales de ces deux dernières années en matière d'illustration et de graphisme et ils ne vont pas sans tomber dans le piège Bazooka qui eux-mêmes déclarent dans ce livre être avant tout opportunistes : « Nous utilisons le punk parce qu'en ce moment c'est ce qui dérange le plus » et, poursuit Lou Larsen de Bazooka : « Il faut savoir que sa révolte est une marchandise, s'en servir pour gagner du fric à un moment et l'utiliser pour faire quelque chose. Le punk est mort dans son aspect spectaculaire, mais le sentiment de révolte qui l'a fait naître réapparaît sous une autre forme ».

Et le dernier chapitre, reprenant l'idée de Lou Larsen, se termine sur « Punk is money » qui traite de la récupération du punk par notre société, par conséquent de la neutralisation du phénomène et de sa mort : « Le punk a vraiment exprimé le nihilisme d'une époque. En retour, celle-ci s'en sert comme de toutes les révoltes avortées pour se survivre. L'épingle de nourrice punk orne maintenant les robes des grands couturiers et apparaît sur les affiches publicitaires. Le punk est mort, la violence demeure. La génération vide est toujours là. Peut-être prépare-t-elle déjà quelques mauvais coups » Musique sur fond d'orage. Le rideau tombe.

Elisabeth D.



Suite à votre petit, ridicule et sans photo, article de Metal Urbain nous nous permettons quelques mises au point :

1) Le Gibus n'a jamais été vide pour le passage de Metal Urbain ; pour preuve, le week-end il y a eu plusieurs rappels !! Chose peu courante à Paris. Fiers, ils peuvent l'être après leur succès en Angleterre.

2) Vous devez être trop idiots pour comprendre le sens des paroles...

3) Pour ce qui est de la subversion, ils sont sûrement plus subversifs que la plupart des groupes français, et des « photos dans Vogue » d'abord, il y a erreur de journal ils n'ont jamais fait de photos pour Vogue, ensuite s'ils ont fait des photos pour un journal de mode c'est simplement parce qu'on leur a demandé comme vous auriez pu le faire, vous soi-disant journal de rock !

4) Les Roadies sont chose essentielle pour un groupe **professionnel** mot dont le sens doit vous échapper !

5) Le dernier morceau joué pendant ces concerts, s'appelle « Hystérie Connective » et non « C'est trop drôle ». En tout cas, vous vous êtes trop drôles !!!

6) Vous semblez ignorer que Metal Urbain va enregistrer son 3<sup>e</sup> 45 t., et que sur Panik, Richard Pinhas n'a fait que prêter du matériel.

Rappel :

Metal Urbain  
Discographie  
1<sup>er</sup> 45 tours

Panik/Lady Coca Cola  
2<sup>e</sup> 45 tours

Paris Maquis/Clé de contact  
3<sup>e</sup> 45 tours

Hystérie connective, sortie prévue en mai.

**Rock Hebdo :** En réponse à cette charmante petite lettre de mes punks préférés (encore plusieurs pages dans le dernier hebdo), je voudrais d'abord leur préciser que mon nom n'est pas un emprunt comme le leur et donc que c'est pas la peine de faire, des jeux de mots un peu creux, pour des punks c'est un peu la honte, j'en profite pour préciser aux co-



*nards de tous genres qui font joujou que mon nom est Bobbi et mon prénom Bruno et si cela ne leur plaît pas je les em... Bon ceci étant acquis moi Métal je les aime bien et ne les boude nullement donc messieurs à bientôt et surtout n'oubliez pas les copains car on est là pour cela et pas pour autre chose.*

### En passant...

Bravo pour Rock Hebdo de cette semaine, ainsi que celui de la semaine dernière d'ailleurs. C'est fort courageux de votre part et très salutaire.

Georges  
Paris

### Enfin...

Enfin un journal à la hauteur, digne complément de la presse Pop Française. Le rock va enfin pouvoir continuer à vivre. Un hebdomadaire nous manquait pour assouvir notre soif d'information. De tout cœur je vous souhaite une longue vie. Fidèlement vôtre.

Pascal  
Rochefort

### Bravo...

Je vous écris pour vous féliciter de vos deux canards et surtout de Rock Hebdo ?

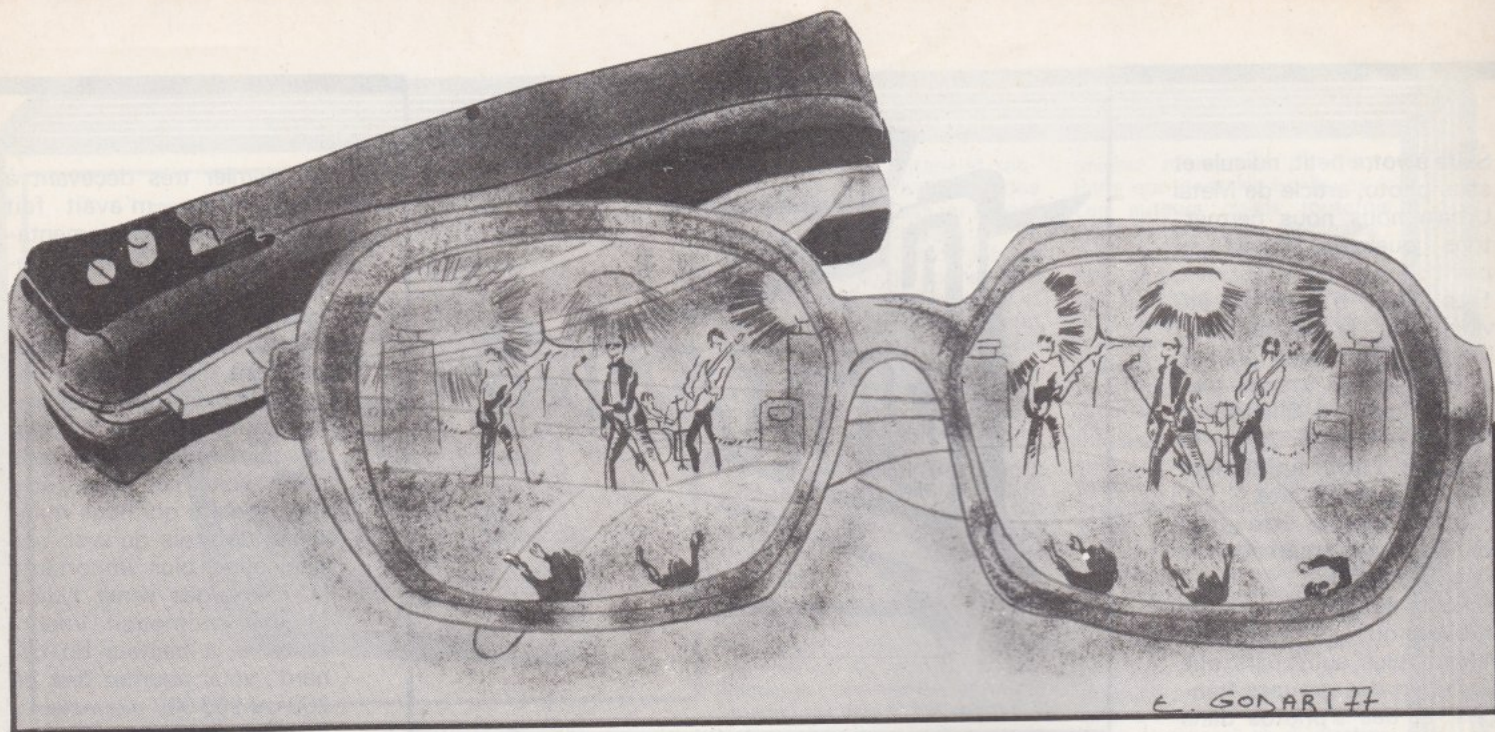
Ce dernier très décevant à ses débuts, m'avait fait craindre une issue lamentable comme pour ses prédécesseurs Pop Music, Superhebdo et autre, heureusement Rock Hebdo s'est amélioré d'une manière incroyablement rapide et importante, bien sûr ; il faut absolument persévérer dans cette voie, car vous êtes bien l'hebdo qui nous manquait. Je crois qu'avec une pagination plus importante (32/36 pages serait l'idéal) et une promotion importante, à la hauteur du canard ; vous pourriez tirer de 200 ou 250 000 exemplaires et c'est vers cela qu'il faut tendre, comptez sur moi et sur tous mes amis pour vous faire de la pub à outrance, il est regrettable qu'un canard qui s'est amélioré et qui à présent comporte un tel intérêt voit son tirage limité à cinquante mille exemplaires, il faut y remédier au plus tôt ce qui serait souhaitable, c'est d'augmenter au maximum les rubriques intelligentes, intéressantes. Il ne me reste plus qu'à souhaiter que vous teniez compte de cette bafouille d'un fidèle lecteur et surtout que vous continuiez à progresser sans cesse à tous les points de vue, nous avons besoin de vous.

Salutations  
Jean-Yves ANDRIEU  
Toulouse

**Rock Hebdo :** Merci pour l'objectivité de cette bafouille qui nous réchauffe le cœur et nous incite à continuer à vous combler avec cette nouvelle formule.

**ECRIVEZ  
NOUS !!!...**





# Annonces!

**PETITES ANNONCES:** Annonce simple 20 F, annonce avec photo 25 F payables à la commande (par mandat-lettre, mandat-carte ou chèque bancaire). Les petites annonces doivent nous parvenir au plus tard le lundi de chaque semaine pour la semaine suivante.

Pour passer votre annonce utilisez si possible la grille prévue à cet effet en écrivant soigneusement en lettres capitales en laissant un intervalle d'une case entre chaque mot. Envoyer votre annonce à ROCK HEBDO service petites annonces,

173, rue du Temple, 75003 PARIS.

**ATTENTION.** Nous ne prenons aucune annonce par téléphone.

GRILLE D'INSERTION DE PETITE ANNONCE		RUBRIQUE :
1		
2		
3		
4		
5		
6		
7		
8		
9		
10		

(voir explications en tête des petites annonces)





### **The Tarney-Spencer band. *Three's a crowd*/AMLH 68466**

Deux personnages qui à eux seuls remplissent toutes les fonctions d'un groupe puisqu'ils jouent de tous les instruments. La musique de Spencer et Tarney est divisée entre un rock souple et coulant et des ballades lentes et douées plutôt agréables à écouter. Cela donne un album d'excellente qualité qui sans transporter l'auditeur au septième ciel se laisse écouter d'un bout à l'autre sans lasser. Un bon disque.



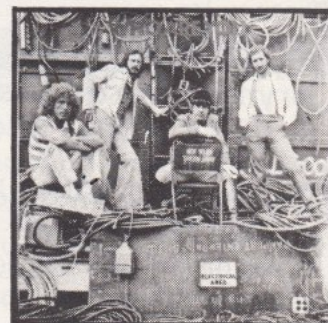
### **Boston *Don't look back*. Epic/EPC 86057**

Boston est originaire de Boston tout comme les « Chicago » sont de Chicago. Ceci pour vous faire toucher du doigt la grande originalité du groupe qui paraît-il est en train de submerger l'Amérique. Gros riffs de guitare, voix soutenues à l'unisson, impossible en ce qui concerne Boston de parler feeling. C'est du hard bien propre et bien aseptisé ; pas vraiment passionnant ni rebutant. Juste un album de plus.



### **The Who *Who are you ?***

Voici le nouvel album des Who. Et fort heureusement c'est une bonne surprise. En effet l'écoute du 45 tours précédemment sorti dans le commerce avait pu faire craindre le pire. En fait ces craintes n'étaient pas fondées. Cet album est un bon album dont il faut retirer tout simplement un ou deux titres que je vous laisserai trouver tout seuls. Les Who se sont un peu réveillés, les querelles sont rangées au rayon des mauvais souvenirs, chacun fait son mea culpa et retourne à son instrument. Moon est toujours aussi fou et a toujours cette extraordinaire faculté de taper hors tempo sans que cela paraisse bizarre, Townsend balance toujours ses accords avec hargne et Daltrey va toujours chercher sa voix au fond de la gorge, là où elle râpe bien. Les arrangements sont excellents, trompette et violons par exemple dans « Had enough » swingent comme des fous et sont par là même réhabilités. Entwistle quant à lui nous prodigue quelques-unes de ses compositions, très construites, un peu plus recherchées que celles de Townsend, elles créent au sein de l'album une sorte de respiration, un changement de son qui pour peu que les quatre aient l'intention de poursuivre cette voie devrait permettre de donner au groupe une ouverture nouvelle. Ce Who réconciliera quelque peu les vieux fans avec leurs idoles.





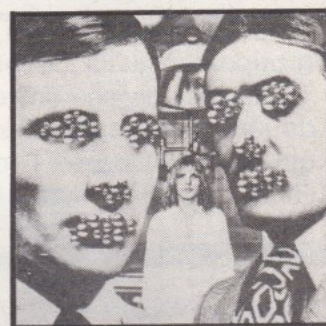
**Steel Pulse *Handsworth Revolution* / Island.  
9123032 / Distribution Phonogram.**

Ce premier album de Steel Pulse me déçoit un peu. J'avais été très impressionné par le groupe lorsque je l'avais vu en première partie de Bob Marley lors de son dernier concert à Paris. Mais ici je ne retrouve pas ce son un peu « actualisé » qui, me semblait-il, devait faire la force de ce nouveau groupe. L'album paraît trop linéaire ; il ne se détache pas vraiment du reste de la production reggae actuelle. Les textes par contre sont d'une virulence et d'un fanatisme qui font transparaître avec acuité le déracinement de ces Jamaïcains du ghetto d'Handsworth, quartier de Birmingham. Un premier essai qui n'est pas tout à fait concluant.



**UFO. *Obsessions*. /  
Chrysalis. 6307 629. Distr. PHONOGRAM.**

UFO hante la scène britannique depuis des années sans jamais atteindre les sommets dont on dit qu'ils sont en droit de les espérer. La musique d'UFO est un hard rock très lourd, bien pesant comme on en fait encore un peu partout. Certaines recherches sont tout de même à noter (Looking out for a number) mais en règle générale UFO pêche par un certain manque d'ouverture c'est dommage car on sent chez ses membres un souci de la perfection et une volonté d'aboutir qui malheureusement n'est jamais abordée.



**Burton Cummings *Dream of a child* /  
Portrait records / Import CBS / JR 35481 / Distribution CBS /**

Nouvel album de Burton Cummings où l'on retrouve cette voix un peu chevrotante et poignante qui est le label de qualité de ce Canadien. D'excellentes reprises dans ce disque. Des reprises de Soul dans lequel Cummings se sent parfaitement à l'aise « Hold on I'm coming », « When a man loves a woman » mais aussi de belles ballades sur fond de violons et d'arpèges comme le très beau « I will play a rhapsody ». Un disque qui se ballade entre le soul et le rock bien envoyé et qui fait quelques détours par des contrées plus calmes. En fait, un bel éventail des possibilités de l'interprète.



**Bryn Haworth. *Grand Arrival*.  
A ET M. AMLH 68462. Distr. CBS.**

Enregistré à Nashville sous la houlette de Audie Ashworth ce premier album de Bryn Haworth (qui fut longtemps musicien de séance pour des gens aussi divers que Jackie Lomax ou Joan Armatrading) nous propose une musique qui est un amalgame de country, de soul et de rock qui crée une musique très personnelle et fort belle. De belles ballades, des morceaux enlevés, le tout sur des arrangements soyeux. Des guitares disettes et souples au son cristallin ou des riffs de cuivre cinglants. Cette musique est typiquement américaine et sent le Sud et ses accents traînants et chauds. Bryn Haworth est peut-être un inconnu pour vous mais il vaut largement que l'on fasse connaissance avec sa musique.





Recherchons  
correspondants en  
province désireux  
d'écrire dans  
la rubrique  
« LA PROVINCE  
EN CAPITALE »  
qui est consacrée aux  
bonnes volontés de  
province aptes à nous  
donner des  
informations sur  
les concerts et la vie  
musicale pop  
des différentes villes  
françaises.

Si vous désirez nous  
confier vos  
impressions sur le  
journal, mais aussi tout  
ce qui vous passe par  
la tête la rubrique  
« COURRIER »  
est à votre entière  
disposition pour palier  
à tous les problèmes et  
résoudre toutes les  
angoisses.

**ECRIVEZ  
NOUS !!!**

**DONNEZ NOUS,  
des SUGGESTIONS  
suivant vos goûts  
et les articles ou les  
rubriques  
que vous aimeriez  
trouver dans  
ROCK HEBDO  
Nous en tiendrons  
compte soyez-en  
certains !.**

# ETABLISSEZ

## • LES HITS

Remplissez le bon ci-dessous et envoyez le chaque semaine à  
ROCK HEBDO 1, rue Royale 78000 VERSAILLES.

### FRANÇAIS

### ETRANGERS

- |          |          |
|----------|----------|
| 1. ....  | 1. ....  |
| Par .... | Par .... |
| 2. ....  | 2. ....  |
| Par .... | Par .... |
| 3. ....  | 3. ....  |
| Par .... | Par .... |
| 4. ....  | 4. ....  |
| Par .... | Par .... |
| 5. ....  | 5. ....  |
| Par .... | Par .... |
| 6. ....  | 6. ....  |
| Par .... | Par .... |

ADRESSE .....  
CODE POSTAL .....

### ABONNEMENT

Je désire recevoir pendant un an (52 numéros) le journal hebdomadaire « ROCK HEBDO ».  
Je verse la somme de ..... au journal « ROCK HEBDO » - POUR  
L'ORGANISATION DE LA LIBRE ECOUTE - 173, rue du Temple, 75003 PARIS.  
Par chèque bancaire, chèque postal (nous adresser les trois volets)  
ou par mandat lettre (1).  
Aucun envoi contre remboursement.

NOM ..... PRENOM .....  
N° ..... RUE .....  
VILLE ..... CODE POSTAL .....

France 150 F  
Autres pays 180 F

(1) Rayer les mentions inutiles







PRESENTE

# STARMANIA

UN OPERA DE MICHEL BERGER  
SUR UN LIVRET DE LUC PLAMONDON

Avec la participation de



FRANCE

**DANIEL  
BALAVOINE**

**ERIC  
ESTEVE**

**FRANCE  
GALL**

**RENE  
JOLY**

QUEBEC

**CLAUDE  
DUBOIS**

**DIANE  
DUFRESNE**

**FABIENNE  
THIBEAULT**

**NANETTE  
WORKMAN**

**Album 2 Disques 30 cm 66080 YX2**

*Egalement disponible en K7*

LE PREMIER OPERA ROCK FRANCOPHONE  
AVEC LES MEILLEURS ARTISTES DE LA NOUVELLE CHANSON  
FRANCAISE ET QUEBECOISE ENREGISTRE  
A PARIS LONDRES MONTREAL ET NEW-YORK  
AVEC LE CONCOURS DES PLUS FANTASTIQUES MUSICIENS  
AMERICAINS ANGLAIS ET FRANCAIS

DISTRIBUTION  
**wea**

filipacchi music  
A Warner Communications Company